

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 17.55% accurate

"il *LES POEMES D:E L'AMOUR ET II DE LA MER

The text on this page is estimated to be only 9.90% accurate

OUVRAGE pu MÊME AUTEUR ILIË DANS Là BİBi^ftBiQDR
CBARriNTl i 3 tf. 1^ volume. th9 CHANSONS JOYEUSES POÉSIES „
CfAM^IRB #0YB11S

The text on this page is estimated to be only 13.28% accurate

HAURIOE BONOHOR LES POÈMES UE L'AMOUR BT DE
LA MER LA FLEUR DES EAOX — LA MORT DE l'AMOUR l'amour
divin PARIS CHARPENTIER ET G^ LIBRAIRES-ÉDITEURS 13, RUE
DE CRBUBLLE-SAINT-GERIIiIKI, 13 1Ç76 Toua dioits téwnrés. -ftV

The text on this page is estimated to be only 5.43% accurate

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY ASTOR,
LENOX AND TILDEN FOUNDATION B 1945 L

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

LA FLEUR DES EAUX

ENVOI Lorsque vous tournerez les pages de ce livre OÙ de chers
souvenirs ont tenté de revivre, Peut-être aurez-vous honte en les y
retrouvant, Et me maudirez-vous de les jeter au vent Pour la foule,
insensible à mon chant triste et tendre, Qui passe bruyamment sans voir et
sans entendre. C'est dans de longs regards qu'autrefois vous lisiez ; Nos
cœurs épanouis comme de frais rosiers S'effeuillaient doucement par les
soirs pleins d'étoiles ; Et l'avenir, couvert d'impénétrables voiles.

4 LA FLEUR DES EAUX. Mystérieux pour nous jusques au dernier jour, L'avenir où dormait l'oubli de tant d'amour, Ne troublait pas le charme infini de nos rêves. • Et cependant la mer déroulait sur les grèves Ses flots calmes, pareils à des moires; et nous. En face de sa gloire émus, presque à genoux, Écoutant son murmure et muets devant elle. Nous prenions à témoin la Nature immortelle De l'immortel amour qui nous avait unis. Mais la mer a vaincu l'amour. Soyez bénis, O temps à tout jamais passés de notre joie! Sous un ardent soleil de pourpre qui flamboie. En silence le long des flots retentissants Je m'en vais comme une âme errante, et je me sens Plus désolé, plus seul, et plus inconsolable Que les vagues venant sangloter sur le sable. A force d'écouter leur douloureuse voix Plus triste que le vent dans les feuilles des bois, J'ai cessé d'écouter la vôtre, ô bien aimée ; Et, sous le clair de lune endormie et pâmée. Cette mer m'a paru si belle, que mes yeux Égarés dans l'espace et perdus dans les cieux Ne se sont plus tournés vers vos yeux tout en larmes. Dites, quelle magie a d'assez puissants charmes Pour glacer notre cœur et pour le dessécher ?

LA FLEUR DES L'AUX. 5 Un coup de vent qui passe, un souffle d'air léger A su déraciner la fleur de nos pensées Et jeter dans la mer ses feuilles dispersées. Vous souvient-il encor des derniers soirs de mai ? Nous étions seuls, debout. Dans mon rêve abîmé, Je regardais au loin poindre les blanches voiles Et sortir de Teau fraîche un riche essaim d'étoiles : Je songeais que le monde est divinement beau Et je sentais dans l'air sourdre le renouveau; Tout me semblait vivant, rochers, algues marines Et flots voluptueux soulevant leurs poitrines — Et vous pensiez : pourquoi nous sommes-nous aimés ? Oui, la mer a vaincu l'amour I Les yeux fermés. Je revois ce passé que mon âme renie. Et je ne comprends plus notre extase infinie. Mais ne m'en voulez pas si j'ai tiré des morts Notre bonheur ancien, et si j'ai sans remords Parlé de cet amour plein de mélancolie Dont nous ne saurons plus la sublime folie. Ne me haïssez pas pour avoir à loisir Ébauché dans mon deuil des rêves de plaisir Et redit la chanson de ma vieille jeunesse. Je pense à ce temps-là sans espoir qu'il renaisse; Il ne renaîtra pas, je n'ai ni sang ni cœur. Mais si, toute une nuit, perdant cette rancœur î.

6 LA FLEUR DES EAUX. De ne pouvoir aimer et d'être jeune encore, Je peux tromper enfin. Tennui qui me dévore, Croyant dans l'ô silence et dans l'obscurité Voir soudain apparaître un fantôme attristé Qui me prend par la main, me regarde et m'embrasse Avec un air si doux et d'une telle grâce — Je crois sentir mon cœur battre comme autrefois. Seul, pensant vous parler, j'ai des pleurs dans la voix ; De nos chers souvenirs j'ai l'âme parfumée, Et je vous aime encor de vous avoir aimée.

I. L'air est plein d'une odeur exquise de lilas Qui, fleurissant du haut des murs jusques en bas, Embaument les cheveux des femmes. La mer au grand soleil va toute s'embraser, Et sur le sable fin qu'elles viennent baiser Roulent d'éblouissantes lames. Mauves ou violets, rouges et blancs, ils sont Le sourire enfantin de la vieille maison Que leur grâce a toute fleurie ; Les femmes Dieu sait où vont les cheveux au vent. Et la mer étincelle au clair soleil levant Gomme une immense pierrerie.

8 LA FLEUR DES EAUX. O ciel qui dfe ses yeux dois porter la
couleur, Brise qui vas chanter dans les lilas en fleur Pour en sortir tout
embaumée, Ruisseaux qui mouillerez sa robe, ô verts sentiers, . Vous qui
tressaillerez sous ses chers petits pieds. Faites-moi voir ma bien aimée ! Je
ne la connais pas : pourtant — je Tai juré En la voyant passer je la
reconnaîtrai A son pied mignon qui se cambre, Au sourire, aux cheveux
entortillés, pareils Aux grappes des lilas qu'un baiser du soleil Aurait faits
blonds comme de Fambre. L'herbe sent bon, les fleurs ont les yeux demi-
clos, • La lumière est joyeuse et danse sur les flots — J'entends là-bas
chanter un merle... Oh l puissé-je la voir, être son bien-aimé. Et qu'elle
porte au cœur une rose de mai Ou des lilas couleur de perle l'

IL Je m'étais enivré d'espace et de ciel bleu ; Tout ébloui, j'avais
sur l'infini des ondes Fatigué mon esprit de courses vagabondes : Il me
manquait encor la déesse du lieu. Elle m'est apparue un jour, et j'ai fait vœu
D'aller chercher coraux et perles, tout au monde, Pour embellir encor sa
belle tête blonde — Parce qu'il m'a semblé la voir sourire un peu.

10 LA FLEUR DES EAUX. Dans mes nuits sans sommeil je ne vois plus rien qu'elle, Telle qu'elle a passé devant mes yeux, si belle Avec ses grands cheveux royalement tordus; Blanche comme Técumé éclatante des vagues. Et fixant sur mes yeux ses yeux charmants et vagues Qui reflètent la mer et le ciel confondus.

III. Les feuilles dans les bois commencent à roussir, Le ciel brûle, et la terre inquiète et farouche. Comme pâmée, attend que le soleil se couche. Une dernière fois, haletant de désir. Il enveloppera les flancs de sa maîtresse D'une resplendissante et féconde caresse. Elle, accueillant Tépoux avec un grand soupir, Se roulera de joie au sein des folles herbes ^ Qui gardent son empreinte et ses poses superbes.

12 LA FLEUR DES EAUX, Et peu à peu, sentant qu'elle va
s'assoupir, La tête et les deux seins rejetés en arrière. Laissera dans son
corps s'infiltrer la lumière. Mais la brise marine est fraîche, les mouettes
Planent dans la clarté du pâle crépuscule, Et la paisible mer en déferlant
ondule, Gomme un ruban moiré, sur la plage muette. Éveillez-vous, beaux
yeux d'argent de la nuit brune, Ouvrez-vous sur la mer, palpitez dans
l'espace, Joyeuses et riant à la voile qui passe, Étoiles, doucement naissez
une par une! Je vous regarderai tremblantes, incertaines. Surgir à l'horizon
dans une brume exquise ; Puis vous resplendirez, et mon âme conquise
Vous aimera d'amour comme des sœurs lointaines.

LA FLECR DES EAUX. ^ 13 * Heureux les jeunes cœurs qui,
par de telles nuits. Pourront s'épanouir sous les deux éblouis ; Qui, n'ayant
pas vécu leurs floraisons dernières. S'effeuilleront au vent des amours
printanières I Qui seront de beaux lis d'un éclat immortel. Et qui
parfumeront la montagne et le ciel... Ils s'en iront s'asseoir, pensifs, sur la
falaise. Et, sans aucun remords, pourront s'aimer à Taise. Ils seront bien
heureux et s'aimeront assez Pour ne jamais songer à compter leurs baisers ;
Ils auront devant eux la mer, la nuit immense. Et leurs amours voilés seront
faits de silence.

14 LA FLEUR DES EAUX. * On entend un chant sur Teau Dans
la brune: Ce doit être un matelot Qui veut se jeter à Peau Pour la lune. La
lune entr'ouvre le flot Qui sanglote, Le matelot tombe à Peau... On entend
traîner sur Peau Quelques notes.

IV. Le vent dans les rochers sifflait et mugissait; Le inonde en frissonnant se reprenait à vivre. Et la mer immortelle au soleil bondissait Gomme un jeune cheval que le grand air enivre. Secouant sa crinière épaisse vers les cieux, Elle semblait hennir et se cabrer de joie ; Et dans la liberté roulaient les flots joyeux Sous les baisers pourprés du matin qui flamboie. Et mon cœur s[^]est levé par ce matin d*été ; Car une belle enfant était sur le rivage. Dardant sur moi ses yeux inondés de clarté, Et sur sa bouche errait un sourire sauvage.

16 LA FLEUR DES EAUX, Toi que transfiguraient la jeunesse et
l'amour, Tu m'apparus alors comme Tâme des choses; Mon cœur vola vers
toi, tu le pris sans retour, Et du ciel entr'ouvert pleuvaient sur nous des
roses.

V. TES YEUX Tes yeux sont deux saphirs verts Ou deux
émeraudes bleues Qui rejettent à cent lieues Les louanges de mes vers. Cest
la mer phosphorescente, Car on y voit luire encor Plus d'une étincelle d*or
Â nos yeux éblouissante. 2.

18 LA FLEUR DES EACX. Et moi, songeur devant eux Et
cherchant à les comprendre, Jamais je ne pourrais rendre Le mystère de tes
yeux ; Car leur cruelle ironie Qui brille et sourit sans fin Se mêle au charme
divin D'une tendresse infinie.

VI. rai rencontré mon Idéal En me promenant par la vie ; De son
doux sourire amical Mon âme est à jamais ravie. • Ce matin je Tai
rencontré; L*océan chantait sur la grève, Et dans leur langage sacré
Parlaient les cloches de mon rêve. Les belles cloches de Tamour, De la joie
et de la jeunesse, Qui de leur matinal bonjour Me saluaient avec tendresse.

20 LA FLEUR DES EAUX. Elles disaient : « Marche en avant
Où le vert sentier te convie, Au radieux soleil levant Qui va sourire sur ta
vie. a Puisque le hasard t'a béni, Que ton cri de ferveur première Monte
joyeux dans Tinfini Gomme un salut à la lumière. « Pour toi, tout s'emplit
de chansons Dans la nature maternelle. Et nous mêlons à leurs doux sons
Notre grande voix solennelle. » Moi, le visage tout en pleurs. J'écoutais les
cloches mystiques. Et je marchais parmi les fleurs» Le cœur plein
d'étranges musiques.

VII. \ » ^ . f 9 ELEGIE Les gouttes de mon sang, dans Tberbe où
tu chemines. Feront germer des fleurs roses et purpurines ; Et les pleurs que
mes yeux versent comme il te platt Feront croître des fleurs plus blanches
que le lait. Si bien que mes douleurs embelliront la terre ; Ce que je
souffrirai sera pour te mieux plaire, Et mes plaintes d'amour et mes tristes
aveux Feront plus doucement voltiger tes cheveux.

VIII. Je mettrai sur ta bouche entr'ouverte et fleurie Plus de
baisers qu'il n'est d'étoiles dans le ciel; Je t'envelopperai d'un amour éternel
Afin qu'à tout jamais ta beauté me sourie. Devant tes pieds mignons — tout
grâce et moquerie Je m'agenouillerai; car ton corps est l'autel Où ton âme
apparaît en son lustre immortel, Chère, et tous mes regards te seront
flatterie.

LA FLEUR DES EAUX. 23 Sans cesse mes baisers réchaufferont
tes mains, Et j'ensemencerais de roses les chemins Où ta devras passer —
pour t'embaumer la vie. Et des musiciens invisibles seront Toujours prêts à
fêter ton oreille ravie, Si quelque léger pli se formait sur ton front.

IX. La mer tranquille et grande, reine Trônant parmi les horizons,
Dorée au soleil et sereine, Pleine de profondes chansons; Et les flots venant
mourir, presque A nos pieds, chantants et joyeux : Le spectacle est très-
pittoresque. Feront observer des bas-bleus.

LA FLEUR DES EAUX. 25 II Une amoureuse délicate Avec des
caprices félins, Tendre comme un enfant qu'on gâte, Caressante, et les yeux
câlins, Qui vous a pris toute votre âme Et la tient dans ses frêles doigts :
Agréable petite femme, , Diront les gens tout d'une voix. s

X. Je t'aime comme la santé, Comme la vie' et la lumière, Et
comme l'immortalité Que revendique une âme fière. Auprès de toi tout est
commun, O délicate fleur des choses! Tu es douce comme un parfum Et je t'
aime autant que les roses. Quelle musique peut valoir Ta démarche légère et
folle 7 Tu distances le vent du soir Et tu fuis comme une parole.

LA FLEUR DES EAUX. 27 Mes vers, la nuit comme le jour,
Pour chanter ta grâce suprême Iront vers toi ; ô mon amour, Si tu savais
comme je t'aime!

XL La nuit était tranquille et ténébreuse; à peine Quelques étoiles
d'or illuminaient Tébène De ses grands cheveux déroulés, Qui sur mon cher
amour, douce face éblouie, Et tout comme une fleur du soir épanouie,
Secouaient des parfums ailés. Nous marchions tous les deux dans une
extase telle Que les anges trônant dans leur gloire immortelle N'en savent
pas la volupté. Et que le bruit divin de leurs luths est, je pense, Moins doux
qu'un amoureux et qu'un profond silence Par une sombre nuit d'été.

LA FLEUR DES EAUX. 20 Et notre jeune amour, naissant de
nos pensées, S'éveillait sur le lit de cent roses glacées Qui n'avaient respiré
qu'un jour; Et moi je lui disais, pâle et tremblant de fièvre, Qu'on nous
verrait mourir le sourire à la lèvre En même temps que notre amour. 3.

XII. MADRIGAL Les royaumes des rois sont grands, Si grands
qu'on peut s'y perdre à Taise, Mais ils finissent — n'en déplaie A la fureur
des conquérants. La mer est bien large sans doute Et bien profonde, mais on
peut En trouver le fond, si Ton veut, Et même la mesurer toute;

LA FLEUR DES EAUX. 31 Là-haut, le grand ciel éclatant Vers
qui rœil ébloui s'élève Paraît immense; mais le rêve En fait le tour en un
instant Le rêve 1 c'est que la pensée Est plus vaste que Tunivers, Lorsque
sur l'aile d'un beau vers Elle est éperdûment lancée. Eh bien! l'essor est
limité Des plus aventureux génies; Il n'est de choses infinies Que mon
amour et ta beauté.

XIII. Ayant appareillé pour le pays du rêve. (Raoul Pomchon.)

Nous nous aimerons au bord d'un sentier Où rherbe soit haute, et fraîche,
et bien douce, Ou dans les grands bois, sur un lit de mousse... Nous nous
aimerons dans le monde entier I Nous nous en irons éperdus, en rêve, Ne
comprenant rien aux bruits d'ici bas, Nous aimant toujours, ne nous parlant
pas, Sur un océan qui n'a point de grève.

LA FLEUR DES EAUX. 33 Nous n'aborderons nulle part :
toujours Un bonheur tranquille, ineffable, immense; Et le vent des cieux,
plus doux qu'un silence, Nous murmurera des chansons d'amour.

XIV. Âmonr, pensers d'amour, rêves subtils et doux, De l'air tiède
du soir flottantes rêveries, Roses qui parfument nos visions fleuries, Venez-
vous en vers nous qu'on appelle des fous î Fous de joie et d'amour! — Moi,
j'étais à genoux, Les mains jointes, comptant les secondes bénies, Et
parfois, m'éveillant d'extases infinies, Du vent qui vous baisait je me sentais
jaloux.

LA FLEUR DES EAUX. 35 Que se passait-il donc en ces deux âmes vierges? Mais les étoiles d'or luisaient comme des cierges; La brise soupirait le lied aérien D'une mélancolique et discrète infortune; La mer calme venait mourir au clair de lune, Et nous nous aimions tant que nous ne disions rien.

xv. Mignonne, es-tu dévote et fais-tu ta prière? Fais-tu ton examen avant de te coucher. Et te reproches-tu comme un vilain péché De nous être embrassés une journée entière? Quand un vague sommeil alourdit ta paupière, Quel nom murmures-tu ? quel oiseau passager Te traverse la tête, et quel mot messenger S'envole de ta lèvre, en soufflant ta lumière?

LA FLEUR DES EAUX. 37 C'est — je le gagerais, moi qui rôde alentour — L'amour, le fol amour et rétemel amour ! Car je sens sur mon front passer une caresse. Et toi, pure dans Tombre où tu vas sommeiller, Tu poses tes cheveux nattés sur Toreiller, Et dans ton petit lit tu pleures de tendresse. h

XVI. A long, long kiss, a kiss of youth and love. (Byron.) Ce jour-là, vous songiez. Qui pouvait remplir, chère, De si profonds pensers votre tête légère? Tallai derrière vous sur la pointe du pied, Et je mis un baiser très-long, très-appuyé, Sur votre cou de neige où finement ondoie Un petit cheveu blond comme une fleur de soie.

XVII. O ma chère, qu'il t'en souviennne I Et qu'il te plaise, En tes
penseurs, de voir souvent cette falaise Où Ton respirait Pair libre et puissant
du ciel ; Où, les yeux étonnés d'un spectacle éternel Et Foreille attentive aux
immenses murmures De l'Océan, du vent qui passe et des ramures Des
grands arbres tordus au vent du ciel, couchés Dans la fougère, ayant à nos
pieds les rochers Et la plage — en rêvant nous laissions fuir les heures...
Souviens-toi comme hier, quand je te dis : «Tu pleures, Et pourquoi pleures-
tu quand nous nous aimons tant? » Un sourire passa sur ta bouche,
emportant La tristesse d'un cœur qui contient trop de choses. Et tes lèvres
de pourpre étaient deux belles roses

40. Là FLEUR DES EAUX. Qui me tentaient la bouche et riaient à plaisir. Gomme un avare, j'ai prolongé mon désir, Muet, f enveloppant d'un regard tout entière ; Tes beaux cheveux étaient inondés de lumière. Et tes yeux à travers tes cheveux emmêlés Apparaissaient — comme des bluets dans les blés! 13

XVIII. Je meurs d'amour, je suis amoureux comme un chien. Oh!
donne-moi ta bouche, et meure sur tes lèvres Ton rire virginal ! — Non, rien
au monde, rien Au inonde n'éteindrait tout le feu de mes fièvres. Jusqu'ici,
Fœil perdu au ciel, et triomphant Si je pouvais au cœur me piquer une rose
Échappée à tes doigts, naïf comme un enfant. Je t'aimai sans vouloir ni
songer autre chose. Mais à présent je veux t'adorer à genoux Et rester
devant toi le front dans la poussière, Respirant le parfum si cruel et si doux
De ton merveilleux corps rayonnant de lumière. 4.

42 LA FLEUR DES EAUX. Je veux baiser tes pieds comme les
pieds des dieux Et je veux sangloter d'amour sans fin ni trêve, Et vendre à
qui voudra ma place dans les cieux Pour presser dans mes bras la chair qui
fut mbn rêve.

XIX. S'il me fallait mourir le premier soir d'amour Où ton âme
serait fiancée à la mienne, Où ton corps, éclatant de la splendeur du jour, A
mon corps enlacé comme par une chaîne, Me livrerait ses chairs superbes,
ses seins blancs Dont les pointes sont des rubis étincelants, Avec sa large
hanche à Topulent contour Et ses jambes d'ivoire amoureuses et fines; S'il
me fallait mourir par ce beau soir d'amour Dans un enivrement de voluptés
divines. Je n'hésiterais pas, et mon cœur tourmenté Dans un instant mettrait
toute une éternité.

44 LA FLEUR DES EAUX. Et je me coucherais, pour ne plus
m'éveiller, Sous des rideaux de pourpre et parmi les dentelles; Je poserais
mon front brûlant sur Toreiller, Et, quand j'aurais goûté tes caresses
mortelles, Je baiserais ta bouche et je m'endormirais Dans le tiède parfum
de ton corps jeune et frais.

XX. LA NUIT BIENHEUREUSE En écoutant les voix
amoureuses du soir, Nous demeurions pensifs, votre main dans la mienne ;
En écoutant le bruit des vagues — sans les voir — Et c'est le plus doux soir
dont mon cœur se souviene. En respirant l'odeur des puissantes forêts, Je
vous vis approcher, pftle et tout oppressée; En respirant la nuit et ses
parfums si frais. C'est la meilleure nuit que j'aie encor passée.

46 LA FLEUR DES. EAUX. En entendant soudain chanter un rossignol. Je vous baisai la joue et vous baisai la bouche; En récoutant chanter et pleurer comme un fol, Vous n'aviez pas souci de vous montrer farouche. Oh! bénis à jamais soient tous ces bruits du soir, Et rôdeur des forêts soit à jamais bénie; Béni, le rossignol que nous ne pouvions voir Et qui troubla ton cœur avec son harmonie.

XXL En revenant, je regardais Le ciel étincelant d'étoiles Qui
balançait, somptueux dais. L'azur et Tor de ses grands voiles. En suivant les
sentiers en fleurs Je chancelais comme un homme ivre; Il nous tire de larges
pleurs. Le premier jour qu'on se sent vivre. Je marchais les yeux, éblouis.
Perdu dans la splendeur des choses; A mes rêves épanouis Se mêlaient des
senteurs de roses.

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

48 LA FLEUR DES EAUX. Je me rappelais son baiser Et sa
souple taille qui ploie; Et mon cœur prêt à se briser Éclatait en sanglots de
joie^ <. .=""/>

XXII. « • LE DUO DES AMOUREUX Voici finir le doux
crépuscule, et les merles Dans les bois verts, là-bas, sifflent le bec au vent ;
Les gouttes de rosée en tombant sont des perles Qui miroitent dans la
lumière du levant. II Je me suis éveillée avec Taube, et mon âme A, par trois
fois, chanté vers toi son chant d'éveil; On dirait que dans Tair embaumé, le
cinnamon Ou Tencens flotte, et monte, et se dore au soleil. 5

50 LA FLEUR DES EÂHX. C'est un léger brouillard qui voltige
et tournoie. Mais réther pur va luire, éblouissant et bleu; Et nous irons fêter
ta jeunesse, et la joie Du vierge Amour, Texquis et cruel petit dieu. II Et
quand le doux midi sonnera, par volées Joyeusement dans Pair les cloches
tinteront; Nous aurons Tombre épaisse et verte des allées, Et mon libre
baiser chantera sur ton front.

XXIII. L'AUTRE NUIT L^autre nuit, j'ai cueilli la rose de mon
rêve ; Par cette belle nuit, je n'étais soucieux Ni des étoiles, ni du vent
capricieux Qui siffle une chanson que jamais il n'achève. Aux mystiques
rayons d'un amour éternel J'ai vu la fleur mystique heureusement éclore, Et
quand mes doigts tremblants ont effeuillé la rose, Les pétales se sont
envolés dans le ciel.

' 52 LA FLEUR DES EAUX Comme des papillons de pourpre
aux ailes fines Ils ont tourbillonné dans Tespace infini : Et le souffle du soir,
odorant et béni, Les a dispersés tous vers les hauteurs divines. Mais il en est
resté dans Pair tiède et léger Je ne sais quel parfum dont s'imprégnait mon
être; Je me sentais mourir et sans cesse renaître Dans Tocéan d'amour où je
m'étais plongé. Oh\ que tout change, et qu'un nouveau soleil se lève; Que
sur les mondes morts plane le temps vainqueur; Jamais je ne pourrai me
l'arracher du cœur La nuit où j'ai cueilli la rose de mon rêve.

XXIV. Mignonne, il est des hypocrites Qui effeuillent des
marguerites Dans l'herbe et le long des sentiers, Qui n'osent entamer leur
rêve Du bout des dents, geignent sans trêve Et soupirent des mois entiers.
Us n'écoutent pas les murmures Qui glissent parmi les ramures Et leur
devraient troubler le cœur ; Et leurs corps sont vraiment des marbres S'ils ne
voient pas frémir les arbres De je ne sais quelle langueur. 5.

54 LA FLEUR DES EÂUX« Âhl crois moi, puisque la jeunesse
Nous fait déborder d'allégresse, Allons au bonheur sans détours; Levons
tant de mystiques voiles, Et laissons luire les étoiles Sur nos éblouissants
amours. Ah! mon cœur, tes lèvres, tes lèvres! Pour éteindre l'ardente fièvre
Dont tous mes sens sont embrasés, Donne-les-moi que je les baise, Tes
sanglantes lèvres de fraise I Je les mangerai de baisers.

XXV TES CHEVEUX Défaïs tes cheveux, que Ton vole Avec
mille reflets de soie Ondoyer leur flot qui descend. Gomme un soleil dorant
les nues, Sur tes blanches épaules nues Et sur ton dos éblouissant. Wy laisse
pas mordre ton peigne; Que le flot t'enlace et te baigne, Et s'il te noie, eh
bien, tant pis l

56 LA FLEUR DES EAUX Permits à cette étrange houle Qu'elle
s'enroule et se déroule Et ruisselle jusqu'au tapis. Demeure immobile, statue
D'une chevelure vêtue : Que ne puis-je, ivre de désirs. Parmi l'or de tes
folles boucles Faire flamber les escarboucles Et miroiter l'eau des saphirs!
Que tes cheveux versent de joie, Et quelle lumière flamboie Aux yeux
éblouis et grisés! Qu'ils sont fins, subtils et folâtres, Gomme la cendre
autour de Tâtre Fuyant au souffle des baisers! Laisse mes doigts nerveux les
tordre^ Ma bouche à belles dents les mordre! Et si, lasse d'amour, tu veux
Que notre extase enfin s'achève, Tu peux m'embaumer en plein rêve Dans le
linceul de tes cheveux.

XXVI. " Vous m*avez appelée, et moi j'ai répondu ; Sans
compter, de baisers je vous ferai l'aumône! Vous m'avez invoquée, et moi
j'ai descendu, Pour aller jusqu'à vous, les marches de mon trône. « Ma
chevelure d'or traîne derrière moi, Elle n'a pas besoin de perles,
d'escarboucles ; Car le soleil, mon père, est un tout-puissant roi Qui de mille
splendeurs fit rayonner mes boucles. « Pourtant, ne tremble pas devant ma
majesté; Mon cœur est moins hardi que celui des gazelles. Je n'ose pas
songer à ma propre beauté Et je n'ai point encor tenté d'ouvrir mes ailes.

I \ 58 LA FLEUR DES EAUX. « Et je veux à tes pieds jeter, ô mon amant, Et ma toute-puissance et la grâce qu'on vante; Ne t'agenouille pas, mais plutôt sois clément, C'est moi qui devant toi suis prise d'épouvante. « Songe que j'ai quitté l'olympé où je rêvais Et que j'ai dénoué ma ceinture dorée ; J'ai tenté la fortune et le monde mauvais. Et, faisant vœu d'amour, je ne suis plus sacrée.

XXVII. Malgré tant de chansons sur tes yeux et ta bouche, Je
t'aime d'un amour presque immatériel, Pur comme la rosée et comme Tair
du ciel, Et Taile de mes vers avec respect te touctie. Car tu fais resp^ndir les
matins enchantés D'un éclat émané de ta beauté sans tache; Pour chanter ta
louange il faut que je me cache, Et je m'adresse à toi comme aux divinités.
Et du vaste univers en toi palpite Tâme ; Le soleil et les fleurs, la grâce de
l'oiseau. Tout cela vit en toi plus suave et plus beau : Et la nature a pris la
forme d'une femme.

1 V XXVIII. CHANSON Nous sommes partis un matin; La
menthe, Tiris et le thym Mêlaient leurs senteurs pénétrantes ; Nous allions
vers les pays bleus Pour cueillir des lis fabuleux Et de mystiques amarantes.
Fleurs coquettes et fleurs des blés Paraient ses cheveux déroulés; Mais on
cueille sur les chemins Plus de baisers que de jasmins.

LA FLEUR DES EAUX. til Nous voulions écouter aussi
Rossignols, merles sans souci, Toutes les voix de la ramée; Même, pour les
entendre mieux, Dans un fourré silencieux J'avais conduit ma bien-aimée.
Nous avons écouté, rêvé; Mais sous bois nous avons trouvé Plus de
chansons que de pinsons. Plus de baisers que de chansons. 0

\ XXIX. Aye Mariai 't is the hour of prayer A.ve Mariai 't is the
honr of loTel (Btron.) On entendait encore au loin, dans l'air du soir, Les
derniers tintements des cloches de Péglise ; En face de la mer je la menai
s'asseoir ■ Et je lui dis : « Il faut aimer, c'est l'heure exquise. « La mer
silencieuse est comme un lac d'argent Et les flots de la mer sont comme des
sourires ; Mais les cloches du soir font seules de leur chant Palpiter l'air
salubre et frais que tu respirez.

LA FLEUR DES EAUX. 63 « C'est rheure de Tamour qui passe
dans les cieux. Et voici s'éveiller au vent de Tharmonie Les étoiles ouvrant
doucelement leurs beaux yeux Comme des fleurs d*azur dans la plaine
infinie. c C'est rheure de Tamour, ma bien-aimée, et c'est L'heure de la
prière ; à genoux sur la dure, Tous les adorateurs de l'éternel, qui sait?
Uimplorent en tournant le dos à la nature. c Mais- nous les amoureux des
étoiles, les cœurs Épanouis au soir comme des fleurs étranges, Nous
pouvons contempler, loin des regards moqueurs, Le ciel où nous voyons
distinctement des anges. c Des anges déployant leurs larges ailes d'or, Jetant
à pleines mains des roses sur la terre. Qui chantent à voix haute en prenant
leur essor : « C'est l'heure de l'amour, l'heure de la prière I » * c Qui veux-tu
que je prie, et de quel nom nommer Le Fantôme créé par la terreur des
hommes?

64 LA FLEUR DES EAUX. Car nous sommes ici, nous, pour nous trop aimer, Gomme des amoureux et des fous que nous sommes ! a Et pour religion n^avons-nous pas Tamour? Et nous aimant, perdus sur la plage igi^rée Dans le silence et les ténèbres d'alentour, Nous pouvons dire aussi que c'est Pheure sacrée ! »

XXX. Pourquoi regardes-tu toujours Thôrizon triste Et les flots éternels qui roulent sur les flots? Et toi tu me réponds : « J'écoute leurs sanglots, Et la mer sombre et belle est comme une améthyste. « J'écoute et je regarde ; et je demande au ciel Pourquoi tant d'amertume et de mélancolie, Tandis que dans notre âme ardente et recueillie S'épanouît la fleur d'un bonheur immortel. a récoule, me dis-tu, les plaintes infinies Que murmure le soir, que chante le matin; Je cherche à soulever le voile du destin, Et mon esprit se perd au sein des harmonies. » 6. »

\ I 60 LA FLEUR DES EAUX. Ah! ne regarde pas la mer! ferme les yeux! Ne brûle pas ton cœur à ce rêve de flamme. La science est cruelle et nous défleurit Tâme : Quand tu comprendras tout, m'en aimeras-tu mieux ? Lorsque les flots viendront expirer sur les grèves Ou mugiront au pied de quelque haute tour. Ma femme, mon enfant, mon éternel amour, Couche-toi sur mon cœur que j'y berce tes rêves!

XXXI. Mais si cette nature est triste, que t'importe, Et que
m'importe à moi puisque nous nous aimons? Tu sais bien que nos jours sont
des feuilles qu'emporte Le triste vent d'hiver qui souffle des grands monts. •
Pendant que le printemps fait verdoyer les arbres. Et qu'il nous met du sang
au cœur, aimons-nous donc! Assez tôt nous irons nous coucher sous les
marbres, A l'heure de Toubli, du calme et du pardon. Puisqu'un torrent de
pourpre en tes veines ruisselle, Puisqu'il dort sur ta bouche un baiser de
velours; Puisqu'il brille en tes yeux une vive étincelle Qu'y jeta le soleil de
nos jeunes amours,

\ 68 LA FLEUR DES EAUX. Jouissons de la vie et ne soyons point sages Malgré cette tristesse éparse autour de nous ; Et laissons rayonner toujours sur nos visages Le sourire divin qu'ont les amoureux fous!

XXXII. M'aimes-tu? le caprice ouïe besoin d'aimer Ne parlaient-ils point par ta bouche Lorsque, la joue en feu, cheveux tombants, farouche, En mes bras tu te vins pâmer t Ton incompréhensible et mystique sourire Me trouble jusqu'au fond de moi, Et malgré tout mon cœur, malgré toute ma foi. Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Le souffle de parfum, de musique et d'amour Qui vers moi, chère, t'a portée. Laissant seule veiller mon âme dévastée. Doit-il tout me reprendre un jour t

70 LA FLEUR DES EAUX. Ah I par les mots tombés de ta lèvre suave. Et par tant de serments bénis. Par cette douce nuit de plaisirs infinis Qui m'a fait ton bien, ton esclave I Par les vœux échangés à l'oreille devant La silencieuse nature. Par les sauvages fleurs dont tu fis ta parure, Par le ciel où chantait le vent I Garde jusqu'à la mort la parole donnée. Car, la première nuit, le ciel Plein d'étoiles, chargé d'ivresse et solennel Fut témoin de notre hyménée.

XXXIII. i Taï pendant longtemps caressé ce rêve De poser mon
ft*ont sur ta joue en feu. Te laissant, le soir, un dernier adieu, Mots
inachevés que le cœur achève. J'ai rêvé d'un long et tranquille amour, De
baiser tes mains aux longues soirées Ou de caresser tes tresses dorées. Et de
nous aimer jusqu'au dernier jour. Un calme foyer lorsque le soir tombe Et
que Février souffle à nos carreaux ; De vieux souvenirs, des rêves
nouveaux. Et, quand finiront ces rêves,, la tombe.

XXXIV. i * Tls sont morts jusqu'à r&me, ils Kont anéantis, y
(Sully Prudhommb.) ^ Et nous coucher ensemble, immobiles et froids,
Nous étant plus aimés que les héros célèbres. Et toujours égrenant avec nos
maigres doigts . Le rosaire glacé des bonheurs d'autrefois, Dans notre lit
muet d'éternelles ténèbres. Ah ! quelle volonté pourrait nous réveiller-?
Rien ne saurait tenter notre chair assouvie* La trompette d'airain du
jugement dernier Ne ferait pas dresser nos fronts sur l'oreiller; Rien ne
vivrait pojuT pous que l'ombre de la vie.

LA FLEUR DES EAUX. 73 Nous n'aurions pas souci des lis
nobles et purs, Des immortelles d'or et des tendres pensées Qui
s'épanouiraient sur nos réduits obscurs ; Et, dédaigneux du bruit et des
soleils futurs, Nous nous réfugîrions dans les gloires passées. Car, vois-tu,
nous aurions vécu jusqu'à mourir Car pour vivifier nos âmes épuisées Nous
aurions desséché les sources du désir ; Et pour que nos deux cœurs pussent
encor fleurir, Où seraient le soleil, l'azur et la rosée? 7

i XXXV, I4'as-tu pas des frissons parfois 7 Ne sens-tu pas Tâme
des bois Se glisser dans ta chair frileuse, ^ Et, sinistre, pour te parler) Le
vent des montagnes souffler ■ Dans ta chevelure houleuse ? Que le monde
est terrible et grandi Mon esprit s'épouvante, errant Parmi la blanche
horreur des pôles... L^air est aussi doux qu'un baiser;

LA FLEUR DES EAUX. 75 Mais ne sentons-nous pas peser
L'atmosphère sur nos épaules ? Deux pauvres petits amoureux Gliement
dans un sentier creux. Riant, trempés par la rosée Dont le soleil fait des
rubis; Et tout le long de leurs habits 4 S'égoutte une pluie irisée. Vois-tu
partout où nous passons S'écarter les branches? Buissons, Taillis épineux,
sombres haies Qu'ensanglante la mûre, et fleurs De toutes sortes de couleurs
Te savent amoureuse et gaie. Mais le ciel nous regarde et suit De son œil
terrible qui luit Nos galtés et nos rêveries. Oh! baise-moi longtemps,
longtemps; Je veux, le cœur soûl de printemps. Que dans les yeux tu me
souries.

76 LA FLEUR DES EAUX. Ton parfum seul peut me guérir Du
mal d'ennuî qui fait mourir, Dont je suis la proie et la dupe Je veux, muet,
agenouillé. Le front dans ta robe noyé, « Tembrasser à travers tes jupes.

XXXVI. IjOQ, les baisers d'amour n'éveillent point les morts l
Baise Tamour vivant de ta lèvre divine ; Et le dernier soupir que rendra ta
poitrine Ne sera point chargé d'inutiles remords. Non, les baisers d'amour
n'éveillent point les morts. N'en crois pas là-dessus les ballades anciennes!
Chantez, chantez toujours, lèvres musiciennes, La chanson des amours qui
vivent sans remords. On ne fait point l'amour dans le lit froid des mortal On
ne se cherche pas des yeux dans la nuit noire. N'en crois pas là-dessus
quelque ancienne histoire; Sous terre on n'a pas plus d'amour que de
remords. 7.

78 LA FLEUR DES EAUX. Viens, aime-moi d'amour, ne
pensons pas aux morts ! Ne montre pas le ciel de ta belle main blanche.
Gueilles-en les beaux fruits de Tamour, sur la branche Où ne s'est pas glissé
Taffreux ver du remords.

XXXVII. Tears, idle tears, I know not what they mean, Tears
froiu the depths of some divine despair. (Tbnmtsom.) Je regardais la mer où
venait se mirer Une lune sereine et divinement belle ; Tout à coup — quel
penser m[^]effleura de son aile? — Je ne sais pas pourquoi, je me pris à
[^]eurer. Était-ce Talr du soir? et des parfums, des charmes Subtils et
pénétrants m'ayaient-ils su troubler? Étais-je trop heureux, et ne pouvant
parler Le trop-plein de mon cœur débordait-il en larmes ?

' 80 LA FLEUR DES EAUX. Était-ce le silence étrange
d'alentour? Était-ce donc qu'au bout de toute joie humaine Nous attend une
vague, une secrète peine Qui soudain obscurcit les yeux brillants d'amour
Cette mer aux baisers de la lune pâlie Devait-elle emporter mon aimée, et,
pleurant, Devais-je sur la plage ainsi qu'un spectre errant Tendre les bras
vers elle avec mélancolie^ « Lîsais-je en l'avenir l'histoire de mon cœur, Et
(séparation bien plus cruelle encore) Prévoyais-je l'oubli, l'oubli qui nous
dévore? Hélas ! la douce lune eut un regard moqueur. Non, jamais! tant
d'amour ainsi qu'une fumée Ne peut s'évanouir et se perdre dans l'air. J'en
atteste le ciel et la profonde mer. Et le charme infini de la nuit embaumée !
Ce n'était pas cela qui me faisait pleurer. Et je pleurais pourtant par cette
nuit sereine; Et dans les flots d'argent qui palpitaient à peine Je regardais
toujours la lune se mirer.

XXXVIII. Uautomne est passé, l'hiver est venu, L^automne est
passé qui vers l'inconnu Emporte bien loin nos mélancolies. Doux ciel de
l'hiver, ô pâle ciel bleu, Que je t^aimel et comme auprès d'un bon feu L'aile
de nos cœurs frileux se replie! S'il pleut sur la mer et s^il grêle, eh bien.
Nous nous enfermons, — nous n^en savons rien, Et nous n'osons pas
regarder les voiles. Que les verts sentiers, tout blancs aujourd'hui, Nous
paraissent gais, et comme, la nuit. Nous nous souvenons des blondes
étoiles!

82 LA FLEUR DES EAUX. Nous nous rapprochons, nous nous
aimons mieuxLa lueur du feu jette dans les yeux Un éclair de pourpre et
d'or qui flamboie, Et si, le itiatin, le ciel se fait clair, Dans son manteau
blanc frissonne l'hiver Tout illuminé d'un rayon de joie!

XXXIX. SÉRÉNADE EN HIVER La nuit est froide, mais si belle
Que, si ta beauté m'est rebelle. Sur ta poitrine de satin Où j'ai vu fleurir
deux grenades Je puis chanter des sérénades Jusqu'au lever du bleu matin.
Je peux me morfondre, et redire La grâce de ton doux sourire Humide,
velouté, vermeil, — Si ta fenêtre reste close. Et si ton joli museau rose
N'apparaît pas comme un soleil!

84 LA FLEUR DES EAUX. Et pourtant la bise me glace ; Et si tu
me gardais ma place A tes genoux, auprès du feu, Que j'aimerais la nuit
entière Voir rayonner sous ta paupière Les mille étoiles du ciel bleu! La nuit
est belle, mais glacée... Que je Faurais bien mieux passée Là-haut dans le
boudoir bien clos ! — S'il pouvait de cette croisée Tomber Tamoureuse
rosée Des baisers sous tes doigts éclos I Ma peine, hélas I est infinie. J'ai,
pour me tenir compagnie, A chaque moustache un glaçon : Oh I que ma
prière te touche. Et je jure que sur ta bouche Je te finirai la chanson l

XL. Après avoir marché sur la route durcie et sous le morne ciel
noir comme du charbon, Quand j'arrive chez toi, quand ma bouche transie
Cherche ta bouche où dort une odeur d'ambrosie, Que les baisers sont
froids, mais comme ils sentent bon ! Dans les plis de ta robe alors posant
ma tête. Je m'enivre longtemps d'amour et de chaleur : C'est une heure
divine et cependant muette ! Je vois s'ouvrir tes yeux comme des violettes.
Et ta lèvre sanglante est réjubilante en fleur. 8

86 LA FLEUR DES EAUX. Ton beau col et ta joue ont une grâce
mièvre Et qui n'appelle pas les caresses en vain ; Alors me monte au front la
rougeur de la fièvre, Tes doigts que j'aime tant se posent sur ma lèvre Et
c'est comhe un baiser qui n'aurait pas de fin. Le monotone bruit de
l'incessante pluie, Celui des flots, le vent passant comme un soupir,
Semblent le bâillement du monde qui s'ennuie; Mais il est une fleur bien
fraîche épanouie Que je sais où trouver et que je peux cueillir.

XLL Réveille la vigueur de tes sens épuisés Et laisse-moi t'aimer.
Le sol est blanc de neige, Mais ton sein n'est-il pas une éternelle neige
I^Oue brûle le soleil pourpré de mes baisers? 0 glorieuse neige, ô neige
immaculée Où deux roses boutons par miracle ont fleuri ! Tes yeux
voudraient pleurer, mais ta bouche me rit Comme le gai matin fraîche et
tout emperlée. Je sais bien qu'il fait froid, que le vent souffle et veut Entrer
par la fenêtre et par-dessous la porte ; Mais je te baiserais cent fois, et que
m'importe Si pour fourrure j'ai ton manteau de cheveux?

88 LA FLEUR DES EADX. Est-ce mon âme, est-ce la tienne qui
palpite? (/ Le vent souffle toujours et gémit pour entrer, ^ J\ Et toi, chère,
voulant te mieux faire adorer, // Devant moi tu te fais exquisément petite. ^
J Va, je me roulerai sans honte sous tes pieds, Et pour boire ton sang j'y
collerai ma boiyshe. Cependant que le vent lamentable et farouchei Pleure
les rêves morts et les morts oublié|^ W •i ï

XLII. AND GOOD NIGHT INDEED a Bonsoir I la lune te
protège Et sourie à tes yeux charmés, Et que mille étoiles de neige
Fleurissent tes cheveux aimés! < Moi, je jalouserai la lune Qui t'enveloppe
de baisers... Ne préfère pas cette brune A moi, la blonde aux doigts rosés; 8.

90 LA FLEUR DES EAUX. « Ces doigts qui vont, la nuit
prochaine, ■ Avec mille frissons nerveux, Fondre la neige qui égrène Tant
d'étoiles dans tes cheveux ! » Et je lui réponds; 0 ma chère, Bonne nuit, dors
paisiblement ! Que de beaux anges de lumière Pour toi veillent au
firmament ! Mais cache ta beauté sans voiles A leurs yeux capables d'émoi;
Je serais jaloux des étoiles Si tu les regardais sans moi ! Et si leur lumière
incertaine Vient caresser ton front qui dort, J'effacerai 1» nuit prochaine
Sous mes baisers leurs baisers d'or.

XLIII. C'est une belle nuit glacée, Une de ces froides beautés Que
l'on aime et qui font mourir; Et je ne sais quelle pensée En voyant les deux
argentées M'est venue avec un soupir. En sa splendeur froide et tranquille
Cette nuit d'hiver m'apparaît Une jeunesse sans amour: L'éclat d'une lune
stérile Me rend lugubre la forêt Et fait un spectre de la tour.

92 LA FLEUR DES EAUX. Dans cette horreur silencieuse Nous
seuls vivons, nous seuls aimons Qui portons une rose au cœur, — Mais
notre joie est soucieuse Et la large brise des monts Nous vient comme un
souffEle vainqueur. Pour t'envelopper de jeunesse, Qu'un souvenir d'avril
ancien Parfume ta nuque et ton front — Aimons-nous, aimons-nous!
tristesse, Épouvante, n'y feront rien Tant que nos lèvres s'uniront.

XLIV. Le dernier oiseau de l'année A chanté pour nous cette nuit,
Jusqu'à l'heure où la matinée D'éclairs de pourpre environnée Sur la pâle
colline a lui. Le tiède vent des mers lointaines Est encor venu soupirer Dans
les forêts et sur les plaines, Et, malgré l'hiver, les fontaines Ont
recommencé à pleurer.

94 LA FLEUR DES EAUX. Aussi, sous les noires rainures Que
dépouilla le vent du nord, Le long des broussailles sans mûres Nous avons
ouï des murmures Tristes et doux comme la mort. Nous n'osions parler qu'à
voix basse Parmi le silence embaumé, Voyant comme un rêve qui passe
Dans le mystérieux espace Le spectre des vieux mois de mai. Mais la bonne
nuit nous apporte Sans parfum d'herbe ni de fleurs Un chant d'oiseau, de
telle sorte Qu'il fait en cette saison morte Oublier les oiseaux siffleurs ;
Tous ceux qui, les ailes ouvertes. Effleuraient les flots violets. Ou qui du
fond des masses vertes Fêtaient les clairières désertes De rondeaux et de
triolet.

LA FLEUR DES EAUX. «JS Mais le triste oiseau qui s'oublie A
chanter loin du printemps vert, Jette dans Tâme recueillie Une exquise
mélancolie Par de si douces nuits d'hiver.

XLV Le stupide hasard qui gouverne le monde Va l'emporter bien loin d'ici, Et la mer te cachant au repli de son onde Me sera sourde et sans merci. Quand tu seras partie, ô chère bien-aimée, Le ciel me verra chaque nuit En vain tendre les bras vers la maison fermée. Pleine de silence et d'ennui. Les jours passés vivront en ma triste mémoire l Dans l'ineffable horreur des bois, Pour me chauffer le cœur je n'aurai que la gloire , De tous nos soleils d'autrefois«

LA FLEUR DES EAUX. 97 Et que j'aurai d'ennui lorsque les
violettes, En la printanière saison, Voluptueusement reposeront leurs têtes
Sur le satin vert du gazon ! Que tout me sera triste, et, dans la joie intense '
Deà oiseaux, du ciel et des jQieurs, Gomme je trouverai funèbre cette danse
D'odeurs, de sons et de couleurs I / / 9

XLVL Car toi seule es pour moi la jeunesse du monde; Tes yeux
sont le soleil qui me brûle et m'inonde Des plus sublimes voluptés. Et ce
sont tes cheveux qui parfumaient les roses Que je piquais dedans, et les
matins moroses Par toi seule étaient enchantés. J'ai rougi de mon sang ta
bouche purpurine I Je n'étais plus jaloux de la brise marine Quand ma main
bouclait tes cheveux, Et quand mes yeux pleuraient sur les tiens, de
tendresse, Prenais-tu jamais garde au matin qui caresse L'onde étincelante
de feux?

\ 1 LA FLEUR DES EAUX. 99 Nous n'avions nul souci des
choses de la terre ; Embarqués tous les deux sur la mer du mystère, Nous
flottions sur l'illimité, Aux clartés de tes yeux, sans étoiles ni phare,
N'écoutant pas non plus l'éclatante fanfare Que chantent les matins d'été!
Que ne sommes-nous morts ensemble dans la joie, Ton cœur contre le mien,
avant d'être la proie Des mélancoliques remords, — Tranquilles, rayonnants
de jeunesse et de gloire, Et les printemps futurs, gardant notre mémoire,
Auraient béni les jeunes morts I «223221

XLVII. Quel son lamentable et sauvage Va sonner l'heure de
l'adieu ! La mer roule sur le rivage, Moqueuse, et se souciant peu Que ce
soit l'heure de l'adieu. . Des oiseaux passent, l'aile ouverte, Sur l'abîme
presque joyeux; Le soleil dore la mer verte, — Et je saigne silencieux En
regardant briller les cieux. 1

LA FLEUR DES EAQX. 101 Je me sens déjà seul et vide,
Gomme un esquif abandonné Flottant sur un fleuve livide, Qui traverserait,
entraîné. Plus d'un grand pays étonné. Je vois que le moment s'approche;
Et j'admire que le destin. Insensible comme la roche, Au ciel, gris et bleu,
de satin Fasse fleurir un tel matin. 0.

XLVIII. Le ciel tranquille sur nos têtes Étalait son dais glorieux ;
Baissant leurs clairs, les tempêtes Attendaient au fond noir des cieux. Et
les ténèbres solennelles Qu'enrichissent quelques fleurs d'or. Déployaient
leurs lugubres ailes Sur la mer calme qui s'endort. Et nous demeurions face
à face, Immobiles comme les flots, Silencieux comme l'espace, Sans rire,
larmes, ni sanglots.

LA FLEUR DES EAUX. 103 Et je pressais ta main, plus blanche
Que la main d'un spectre évoqué ; Et ton front douloureux qui penche A
tout jamais semblait marqué. Le clair de lune fantastique De notre ciel était
banni; Le bruit joyeux de la musique Ne troublait pas notre infini. Tous
deux nous nous taisions; que dire Quand on pouvait encor s'aimer? J'ai vu
ton mystique sourire Rêveusement se refermer, Et sous leurs franges d*or
soyeuses Ne s'épanouir que bien peu Tes prunelles, fleurs somptueuses
Faites de sombre velours bleu. ,

XL IX. Elle devait partir au point du jour. Mes yeux Voyaient fuir
mon bonheur ainsi qu'une fumée f Longtemps je regardai sa fenêtre fermée.
Comme un damné pleurant à- la porte des cieux* Et je pensai — chargeant
d'un message amoureux Pour la dernière fois la ^rise parfumée : ce La
maison soit bénie où dort ma bien-aimée, •Puisse-t-elle rêver que nous
sommes heureux,

LA FLEUR DES EAUX. 105 Et les anges du ciel la prennent
sous leur aile ! » Le lendemain matin, quand je m'approchai d'elle, Je vis
bien qu'elle avait pleuré toute la nuit. Puis, voyant le ciel rose et gris
comme une opale, Avec un grand soupir je baisai son front pâle, Et cette
vision blanche s'évanouit.

L. Ohl par le ciel qui fut si tranquille et si bleu, Par la mer qui
baisait doucement le navire, Par ces larmes d'amour où brillait un sourire,
Par le dernier salut et le dernier adieu ; Et par tout le passé mystérieux et
tendre. Par le discret oiseau qui pour nous seuls chantait, Par ton craintif
amour qui d'espoir palpitait Et que les dieux jaloux ne sauraient me
reprendre, Par tant de nuits d'hiver où joyeux et transi Je tombais à tes
pieds, plein d'une extase étrange, Cherchant pour m'abriter tes douces ailes
d'ange. Par les premiers baisers et les derniers aussi I

LA FLEUR DES EAUX. 107 Que la sainte beauté ne soit rien
qu'un mensonge, Le ciel splendide et pur une lourde vapeur, Le parfum de
la rose un miasme empoisonneur. L'espérance un vain mot et le bonheur un
songe; Et que l'humanité, toute blême d'effroi, Soit engloutie au sein des
mers bouleversées. Si je renie, après tant de larmes versées. Ma jeunesse et
mon cœur qui ne vivent qu'en toi !

The text on this page is estimated to be only 4.83% accurate

II LA MOËT DE L'AMOUR 16

r J'étais Tenfant sacré de la grande Nature, Je marchais comme un dieu dans les sentiers déserts; Par les prés, par les monts errant à Taventure, J'écoutais tout le jour d'ineffables concerts. . J'envoyais des baisers aux lointaines étoiles ; Et lorsque dans la pourpre ardente du soleil Je regardais glisser légèrement les voiles, Le cœur me bondissait d'un élan nonpareil : Car la mer où chatoient des milliers d'émeraudes, Des saphirs transparents et des rubis en feu, La riche mer séduit toutes les têtes chaudes Et promène les cœurs sur son infiAi bleu.

112 LA MORT DE L'AMOUR. Le chant des rossignols, le vol
des hirondelle^» Tout appartient à nous avant d'avoir vingt ans; L'amour de
la beauté sait nous donner des ailes Et nous nous envolons dans la joie, en
chantant ! * * * Mais le vent a soufflé sur le château des nues, Tout s'est
évanoui dans la clarté des deux; Je suis redevenu le vagabond des rues Et
Paris m'a repris dans ses bras monstrueux.

IL Paris, terrible et grand — aussi grand que la mer, Où tous les cris humains font comme une tempête! Mais mon coeur étouffé gémit, souffre et regrette ; Et plaisir et travail me sont un double enfer. Je veux poser ma tête en mes mains, et rêver A nos mois d'amour, pleins de volupté discrète. Mon âme, barque en deuil, lève Tancre et s'apprête A faire voile au loin vers un charmant hiver. 10.

114 LA MORT DE L'AMOUR. Mon esprit orageux a calmé sa
tourmente ; La mer du souvenir sourit, lisse et dormante — Le clair de lune
glisse à travers le ciel noir. Quand verrai-je, ô Passé, dans la brume indécise
Se dessiner ton cher et douloureux manoir, Et rame des vieux jours devant
ta porte assise? i

III. CHANT D'AMOUR Sans toi, la colère et la haine
M'emporteraient je ne sais où, Car la vie est une géhenne Où bondit notre
rêve fou. Le sort aveugle nous ballotte Gomme un esquif désespéré, Et la
lugubre mer sanglote Où plus d'une barque a sombré.

116 LA MORT DE L'AMOUR. Des voiles ! d'innombrables
voiles ! Arriveront-elles un jour? Se faut-il fier aux étoiles Et devons-nous
croire à l'amour ? Pour moi, tu m'as fait faire un rêve plein d'ivresse et de
volupté. Et lorsque j'ai quitté la grève Tout mon cœur, joyeux, a chanté. Et
je n'en crois pas les rafales Qui rugissent; car tu semas Le pont de roses
triomphales Et mis des guirlandes aux mâts. Je n'en crois pas la grande
vague Qui danse tout autour de nous, Car tu mis à mon doigt la bague De
l'amour éternel et doux. Et j'ai, pour guider mon navire Sur l'océan
tempétueux, La lumière de ton sourire Et la lumière de tes yeux !

IV. Nos souvenirs, toutes ces choses Qu'à tous les vents nous
effeuillons Gomme des pétales de roses Ou des ailes de papillons, Ont d'une
joie évanouie Gardé tout le parfum secret, Et c'est une chose inouïe Comme
le passé reparaît. A de certains moments il semble Que le rêve dure toujours
Et que Ton soit encore ensemble Gomme au temps des défunts amours ; k

118 LA MORT DE L'AMOUR. Pendant qu'à demi Ton
sommeille, Bercé par la vague chanson D'une voix qui charme Toreille, Sur
les lèvres voltige un nom. Ivre d'une dernière ivresse, Perdu dans un rêve
sans fin, L'on sent qu'une ombre vous caresse Et qu'une main vous prend la
main ; Et cette heure où l'on se rappelle Son cœur follement dépensé. Est
comme un frissonnement d'aile Qui s'en vient du joyeux passé. 1

n V, C'est novembre. C'est le mois Où tombent les feuilles mortes,
Où le vent qui bat les portes Cause de soudains émois. Il fait bien froid
dans la chambre Et le soleil va pâlir. On est comme le roi Lear, Sans foyer,
en plein décembre I Les soirs sont tristes et longs. Avant que le jour
s'achève, Je veux voir au fond d'un rêve Rayonner ses cheveux blonds.

120 LA MORT DE L'AMOUR. Je veux, en ma fantaisie Étrange,
cueillir le vers Qui tremble au vent d'ô hivers Sous Taile de Poésie. La fleur
des tristes amours Refleurira. Mais qu'importe? Le vent bat toujours la
porte. Les feuilles tombent toujours I

VI. LE SOUVENIR Nous nous sommes aimés devant la grande mer. Ames dans Tocéan de la joie abîmées; Et les flots s'écroulant en grondantes armées Faisaient plus finement tinter ton timbre clair. Nous étions un bouquet au cœur du morne hiver ; Tes fnds cheveux tombaient en nappes d'or lamées, Lourds, «t 6*échevelant aux brises parfumées l)e marines senteurs pleines d'un charme amer. il

122 LA MORT DE L'AMOUR. J'Imagine un beau rêve, et mon
âme exilée Voit le ciel ouvert fondre en neige immaculée, Froides larmes
d'argent dans Turne des flots verts . • Et, marchant sur la plage encor
mouillée et lisse, Près des rochers je crois cueillir mes premiers vers, Sous
ton baiser qui verse un odorant délice.

VII. Moi, par la neige et par la bise, A tes pieds tremblant et
joyeux; Toi, sur un banc de bois assise, Me regardant avec tes yeux. Oh! tes
deux yeux, tes deux étoiles! Par les soirs dont je me souviens, De tes longs
cils perçant les voiles, Tes regards tombaient sur les miens. Et comme au
vent tremble une paille. Tout seuls, nous tremblions aussi; Je n'osais toucher
votre taille, Nous pâlissions d'aimer ainsi !

124 LA MORT DE L*AMOUR. Et cependant le vent d'automne,
L'inconsolable vent des nuits, Poursuivait le chant monotone Qu'il n*a pas
achevé depuis.

VIII. Mon amour d[^]antan, vous souvenez- vous? Nos cœurs ont fleuri tout comme deux roses Au vent printanier des baisers si doux. Vous souvenez-vous de ces vieilles choses? Voyez-vous toujours en vos songes d'or Les horizons bleus, la mer soleilleuse Qui, baisant nos pieds, lentement s*endort? En vos songes d'or peut-être oublieuse ? Au rayon pâli des avrils passés Sentez-vous s'ouvrir la fle[^]ur de vos rêves. Bouquet d'odorants et de frais pensers ? Beaux avrils passés là-bas, sur les grèves I iU

m LA MORT DE L'AMOUR. Moi, je me réchauffe au bon
souvenir, Pour qu'un sang plus jeune à mon cœur afflue, Et pour que je
puisse aimer et bénir... G bon souvenir, mon cœur vous salue!

IX. Ses cheveux avaient les parfums étranges Que doivent avoir
les ailes des anges; Elle s'en venait vers moi, bien souvent, Ses grands
cheveux blonds mêlés par le vent. Et dans un instant divin de paresse,
Grisant nos deux cœurs d'une même ivresse, Nous restions à dire avec des
baisers Que nous n'en pourrions jamais dire assez. Et ces heures-là duraient
deux secondes; Ma main se jouait dans ses boucles blondes; Et tout en
causant jusqu'au petit jour. Nous fêtions le saint qu'on appelle amour*

Les souvenirs les plus lointains Sont les plus près du cœur, peut-être... Au ciel frais des anciens matins Qu'il est bon d'ouvrir sa fenêtre !
Sous les regards tout attendris Se déroule un doux paysage; Chemins si vite désappris Par la jeunesse folle et sage, Et le gazon des espoirs verts Que le rêve a fleuri de roses, . Gomme Tesprit vole au travers De toutes ces anciennes choses !

LA MORT DE L*AMOUR. 129 Et comme il pense aux soirs
d'été. Aux heures par Tamour remplies Où nos cœurs d'enfants ont goûté De
si pures mélancolies. Nous avons vieilli depuis lors ; Mais qu'un souffle une
brise folle, La jeunesse des printemps morts Par le bleu de nouveau
s'envole. Tout se met à chanter encor, Les fleurs agitent leurs pétales —
Comme au matin des noces d'or, Comme aux belles nuits nuptiales I Et tous
les regrets mal éteints Raniment leur flamme légère : Les souvenirs les plus
lointains Sont les plus près du cœur, ma chère.

XL Las I où sont les neiges d*antan ? Bien loin, dans les choses perdues, Dans le vent qui passe emportant Vieux amours et neiges fondues. Il neige : tout le ciel est blanc. Cependant dans Teau, dans la ci^otte, Tout en loques, pâle et tremblant. Plus d'un misérable grelotte. Ah ! qui me rendra l'autre hiver? — Qu'il tonne, qu'il grêle et qu'il vente. Mais qu'on me rende, ô sombre mer, Ta majesté qui m'épouvante I #

LA MORT DE L'AMOUR. 131 Où donc sont les neiges d'antan?
J'en suis couvert, je me secoue ; Et la bien aimée, en riant, Meurt de froid et
me tend la Joue. Et malgré les cieux noirs glacés Où passe TAquilon
farouche Plein de hurlements, les baisers Ne nous gèlent pas sur la bouche !
Mais plus rien. Rien que Tabandon, L'ennui de la cité damnée Et la neige
éternelle. — Où donc Sont les neiges de l'autre année ?

XII. Me rappelant, Tâme charmée, Ton léger sourire ou ta voix,
Pour croire encore, ô bien aimée. Que je t'entends, que je te vois, Mon
cœur, pareil aux hirondelles Qui s'envolent vers le grand jour, ' Se sentira
pousser les ailes De la jeunesse et de l'amour. 0 mon printemps, ô ma
lumière. J'irai vers toi tout en chantant La bonne chanson coutumière Des
chemins où je vais trottant :

LA MORT DE L'AMOUR. 133 Car j'ai dit les fleurs et les herbes
Reluisant au couchant vermeil, Et j'ai par odorantes gerbes, Cueilli des vers
pleins de soleil I Comme les rimes d'or ailées Voltigeaient sous mon pauvre
toit, Je les ai toutes épluchées Et je les conserve pour toi ; Et j'aurai plus d'un
rythme rare A t'offrir, ou tendre ou moqueur. Lorsque le vent qui nous
sépare ' Te ramènera vers mon cœur. 12

XIII. Tu t'en venais à moi par les longs soirs d'hiver 'Et tu
frissonnais sous ton châle, Et nous contelⁿplîons la lune douce et pâle Qui
se lève et rit sur la mer. Dans nos regards profonds que de tendresse enclose
! Le vent de nuit nous caressait, Et tes lèvres en fleur étaient pour lui, qui
sait ? En hiver une étrange rose : Sur mon épaule, alors, tes bras tremblants
posés. Tu semblais plus blanche et plus belle. Et je sentais mon cœur
soudain battre de Taile Et s'envoler vers tes baisers I

XIV. Aimée, aux jours lointains où nous nous reverrons, Quel
baiser collera ma bouche sur la tienne ! Et pour que notre cœur s'éveille et
se souvienne Comme nous pleurerons et comme nous rirons ! Tu te
rappelleras comme, inclinant nos fronts, Nous écoutions chanter la brise
aérienne Qui, parfumant le ciel léger de son haleine, j'ôtait sur nos genoux
muguets et liserons.

136 LA MORT DE L'AMOUR. Bien des jours sont passés... Aux soirs mélancoliques. Alors qu'étincelaient les cieux doux et mystiques. Le cœur de la Nature amoureuse battait, Tressaillait d'une joie infinie, et chantait... Quelques barques fuyaient, arrondissant leurs toiles. Et je te regardais regarder les étoiles l

XV Quand verrons-nous comme autrefois Rougir, pimpantes et
joyeuses, Les petites fraises des bois Gomme des lèvres amoureuses?
Quand verrons-nous comme autrefois • S*épanouir, fraîches écloses, Les
petites fraises des bois Gomme le bout de tes seins roses ? Que de désirs
inapaisés Me brûlent le sang de leurs fièvres ! Combien, mignonne, de
baisers Sécheront sur tes belles lèvres I 12.

138 LA MORT DE L'AMOUR. Ils s[^]envolaient, beaux papillons,
Sans jamais tromper mon attente, Et leurs ailes de vermillon S'abattaient sur
ma lèvre ardente. A présent j'envoie, éperdu, Mille baisers au vent qui
passe; Dis-moi, n'as-tu pas entendu Ce qu'il te disait à voix basse? Vent
parfumé, qui dans ses plis Gomme en une étoffe de gaze Roule nos jours
passés, remplis D'une mystérieuse extase... Dis-moi, ne t'a-t-il point parte
De la saison exquise et brève Qui n'est plus qu'un rêve envolé. Que l'ombre
légère d'un rêve ? Es-tu trop loin pour que sa voix Puisse, en t'apportant
mes tendresses, Au souffle matinal des bois Faire refleurir nos jeunesses?

LA MORT DE L'AMOUR. 139 Oh I dans ton solitaire ennui, Es-tu trop loin? -- Peux-tu m'entendre? Gomprens-tu tout ce que la nuit A de doulouré\ix et de tendre ? Pleures-tu comme nous pleurions Sous leâ étoiles, sous la lune Aux mélancoliques rayons, Regard f urtîf de la nuit brune ? Loin de toi, mignonne aux grands yeux, Que tu m'aimes^ que tu m'oublies, Je marche dans les bois brumeux Parmi tant de mélancolies. Le vent étouffe mes chansons. Craignant que je ne te déplaise. Et je vais le long des buissons Où ne rougissent plus les fraises.

140 LA MORT DE L'AMOUR. * * Car il n'est plus pour moi de
plaisirs ni d'ennui, Et je reste insensible à la joie infinie De voir se dérouler
avec tant d'harmonie La grâce des matins et la splendeur des nuits. Je ne
ressens plus rien de cet amour intense Qui m'étreignait le cœur au lever du
soleil ; Je ne suis plus des yeux, dans ce foyer vermeil, Chaque atome léger
comme un lutin qui danse. Et je ne connais plus, à l'heure de midi, Le lourd
sommeil sous l'ombre odorante des branches, Tandis qu'en souriant mille
visions blanches* S'élèvent lentement dans l'air attiédi. Je ne regarde plus
dans les molles prairies. Quand les sentiers sont pleins de perles, vers le
soir, Les flaques d'eau luisant comme un pâle miroir Où la lune a laissé
tomber des pierreries.

LA MORT DE L'AMOUR. 141 Car le souvenir seul me fait
paraître beau Ce cher, délicieux et tendre paysage : Mes yeux sont nuit et
jour fixés sur un visage, Et mon cœur vit en soi, comme dans un tombeau.
4t * * Le jour où malgré tout, malgré Tangoisse amère De ne pouvoir
presser dans mes bras la chimère Qui s'est enfuie avec un sourire cruel, Le
jour où, sous Tombrage épais des puissants chênes. Le cœur sans souvenir
et libre de mes chaînes Je laisserai mes pleurs sécher au vent du ciel» Loin
d'elle, si mon âme éveillée et ravie S'épanouit au soufQe embaumé de la
vie. Si je lève les mains vers le grand ciel béni San? qu'une larme vienne
humecter ma paupière. Si .dans tout ce bonheur mon ccœur reste de pierre.
Je ne l'aimerai plus et tout sera fini.

XVI Souviens-toi ! c'était un matin d'automne, Les oiseaux
chantaient leur chanson d'adieu ; Le ciel immuable et que rien n'étonne Sur
nos fronts riait, splendidement bleu. Gomme si nos cœurs n'avaient point de
peine. Gomme si nos yeux étaient secs de pleurs. Dans Tair embaumé de
leur tiède haleine Orgueilleusement ondulaient les fleurs. Ah I Nature, ah l
mère étrange et cruelle. Pour ainsi chanter, pour ainsi fleurir. Pour te faire
ainsi plus grande et plus belle. Tu ne sens donc pas que l'on va mourir ?

LA MORT DE L'AMOUR. i4î Tu fis un matin du brumeux
décembre Aussi beau qu'un jour du glorieux mai, Et le clair soleil inonda la
chambre Où pendant un an nous avions aimé. Souviens-toi I parfum,
musique et lumière En venant à nous nous glaçaient le cœur, Et nous
écoutions la chanson dernière Des oiseaux des bois qui chantaient en chœur.

XVII. Par les larmes que j'ai versées Et par les larmes de tes yeux,
Par échange de nos pensées Qui croisent l'ur vol dans les deux. Et par la
beauté des soirées Où, la brise dans les cheveux. Devant les étoiles sacrées
Nous formions de si chastes vœux ; Par tant de choses envolées De notre
amoureux paradis. Quand nos âmes Inconsolées S'épanouiront-elles, dis ?

LA MORT DE L'AMOUR. 445 Oh ! dis-moi, quand les nuits
divines Qui nous enivraient de parfums Ceindront-elles de perles fines
Leurs magnifiques cheveux bruns? Quand les chênes pleins de murmures
Jetteront-ils, vieillards bénis, L'ombre épaisse de leurs ramures Sur tant de
baisers infinis ? Quand vivrons-nous ? quand la matière Mordue au cœur
par le désir Dans une aveuglante lumière Rugira-t-elle de plaisir, Si bien
que notre joie immense Aille se fondre peu à peu Dans l'universelle
démence Qui fait bondir la terre en feu ? 43

XVIII. Tout m'obsède. Le bruit incessant des voitures» Les jurons, la chanson venue on ne sait d'où Et la gaîté me sont un millier de tortures, Et la pluie éternelle un jour me rendra fou. Je suis comme Ariel un esclave, et de force Dans un déguisement monstrueux enfermé : Je veux me dépouiller de cette affreuse écorce Et me sentir en fleur comme un arbre de mai. Mon cœur étouffe. En mer, en mer, hissez les voiles 1 Je veux m'en retourner au pays de l'amour, Des charmants souvenirs et des belles étoiles Qui sont des diamants sur un fond de velours.

LA MORT DE L'AMOUR. 147 Dans les sentiers lilas et roses
Que décore le mois d'avril, .0 saison des métamorphoses, Tu me verras,
venant d'exil. Si tu me trouves quelques rides. C'est *que par les matins
arides Le souci labourait mon front; Mais mon âme est si jeune encore Que
ma jeunesse et ton aurore Ensemble s'épanouiront. Le printemps nous rit et
nous flatte ; N'est-il pas encore dans l'air De ces odeurs si délicates Qui,
pénétrant plus que la chair. Savent évoquer de nous-mêmes Tous les
souvenirs que l'on aime ; Et qui, du langoureux hiver Chassant la tristesse et
la brume, Nous font retrouver l'amertume Et le goût des baisers d'hier?
Dans le même chemin paisible Où notre insoucieux esprit

it8 LA MORT DE L'AMOUR. Regarde en riant Timpossible
Gomme un vieux fou que Ton chérit, Chemin que nous suivions naguère
Dans notre gaîté printanière «J*irai de nouveau retrouver Mes plus douces
mélancolies, Et je ne sais point de folies Dont je ne puisse pas rêver !

A IX. EN MER Bientôt Tîle bleue et joyeuse Parmi les rocs
m'apparaîtra; L'île sur Peau silencieuse Gomme un nénuphar flottera. A
travers la mer d'améthyste Doucement glisse le bateau, Et je serai joyeux et
triste De tant me souvenir — bientôt ! 13.

XX. J'ai revu le jardin où nous avons aimé ; Où dans la prime fleur de notre mois de mai Nous devisions "d'amour sous la grande nuit sombre. Le souvenir des temps passés est comme une ombre Qui nous prend par la main, nous montre en gémissant Des lambeaux de nos cœurs et des gouttes de sang Dans les déchirements de Tadiou répandues» Et nous rend un instant les heures d'or perdues. Je t'ai revue, ô forme adorable d'un jour, Avec tes clairs yeux bleus qui souriaient d'amour, Avec tes grands cheveux, profonde mer du rêve Où semblait rayonner le soleil qui se lève I Et j'étais à genoux, les yeux remplis de toi ; Et pensant que jadis un cher, un même toit

LA MORT DE L*AMOUR. ibl Nous couvrait tous les deux
comme Tombe d'une aile Silencieuse et sûre, et toute maternelle, J'ai béni
le passé qui pour nous deux est mort, Et les débris sacrés qu'il nous en reste
encor ! Ah ! comme en mon esprit vivaient toutes ces choses! Car une
vision ressuscitait les roses Qui parfumaient alors nos souriants chemins Et
que notre bonheur cueillait à pleines mains; Et tout seul, haletant, comme
Tâme fiévreuse Je voulais ressaisir ma jeunesse amoureuse, J'ai très-
distinctement entendu, cette nuit Où la lointaine mer assoupissait son bruit,
Passer et voltiger dans la brise sonore. VÊane de nos baisers qui murmurait
encore.

XXI. Nos sentiers aimés s'en vont reflleurir Et mon cœur brisé ne peut pas renaître. Aussi chaque soir me voit accourir Et longuement pleurer sous ta fenêtre. Ta fenêtre vide où ne brillent plus Ta tête charmante et ton doux sourire; Et comme je pense à nos jours perdus, Je me lamente, et je ne sais que dire. Et toujours les fleurs, et toujours le ciel, Et rame des bois — dans leur ombre épaisse Murmurant en chœur un chant éternel — Qui se répand dans l'air chargé d'ivresse!

LA MORT DE L'AMOUR. 153 Et la mer qui roule au soleil
levant, Emportant bien loin toutes mes pensées... Qu'elles aillent donc sur
Taile du vent Jusques à toi, ces colombes blessées!

XXII. Tu reviendras un jour, et nous nous aimerons Encor, plus
que jamais, du profond de nos âmes! Là-haut se lèveront, belles comme des
femmes, Les étoiles du ciel — et nous leur sourirons. Les vents soufflent
dans leurs mystérieux clairons. Et parfois on entend le bruit égal des rames
Se mêler dans la nuit au tumulte des lames Qui se gonflent au vent ainsi que
des seins ronds.

LA MORT DE L'AMOUR. 155 Tu reviendras; perdus dans une
extase douce, Sans nous inquiéter de la brise qui pousse Au rivage les flots
et les bat sans merci, Nous irons nous asseoir sur les roches connues ; Et
nous laisserons fuir au grand galop les nues Qui n'emporteront pas notre
amour loin d'ici I II Mais sans toi, rien n'est doux.- Une plainte étouffée
Sort de Ja grande mer sinistre; tout est noir; Il ne reste plus rien dans l'air
triste du soir De ces parfums ailés qui passaient par bouffée. Certe, il
faudrait ici ta baguette de fée Qui fait briller le ciel et qui le fait pleuvoir,
Afin que, secouant son morne désespoir, La nature chantât comme à la voix
d'Orphée.

156 LA MORT DE L'AMOUR. Et les prés sont en deuil, sans
grâce ni beauté; Et moi, foulant sans fin le rivage attristé. Je rêve
qu'aujourd'hui ma bien-aimée est morte. Que nos amours sont bien finis —
et je me plains A la mer, et mes yeux de larmes sont tout pleins, Et la mer
me répond sans cesse : Que m'importe? III J'ai vécu nuit et jour près d'elle,
et j'ai sondé Du regard son immense et terrible amertume. Elle absorbe
l'esprit entier, qui s'accoutume A vivre de pensers étranges inon⁴é. Les
vieux rois de la mer qui sur un coup de dé Risquaient leur sort, et qui fiaient
tout à l'écume, Me paraissent si grands que mon cœur se consume A
jalouser des morts, et je songe, accoudé.

LA MORT DE L'AMOUR. 157 Je regarde le sombre horizon;
mon oreille S'emplit de cris de guerre et mon âme s'éveille Dans des rêves
sanglants pleins de férocité! Que ma jeunesse est loin! Qu'elle est
abandonnée! Le souffle du carnage et de la liberté Sur mon cœur a laissé
.ma fleur d'amour fanée. IV Oh! sois bénie et sois encor bénie, ô toi Que
j'aimais sans penser à rien et comme en rêve, Quand le sombre océan
sanglotait sur la grève Sans jamais nous donner de visions d'effroi. Nous ne
comprenions pas, blottis sous notre toit. Les mots qu'il nous jetait
lugubrement, sans trêve; Car en ces jours perdus de jeunesse si brève Nous
nous laissions bercer dans les bras de la foi. 14

158 LA MORT DE L*AHODR. Et la mer n'était rien pour nous
— la mer profonde — Qu'un gouffre inconscient roulant Tonde sur Tonde,
Qui mourait sur le sable et renaissait sans fin. A présent, j'ai senti la
navrante amertume Du monstre glauque, plus terrible que la faim. Qui sur
nos longs baisers jetait sa froide écume.

xxin. Dans votre solitude, ô bois sombres et doux, Je me suis
enfoncé par le sentier des fous, Pour voir danser, la nuit, des formes sous la
lune. Et pour cueillir des fleurs sentant la liberté. Je me suis égaré dans
Tombre, épouvanté De la muette horreur qui tombe avec la brune. J'ai brisé
le lien sanglant du souvenir; Et je me suis senti renaître et rajeunir En
respirant Fodeur des grandes fleurs sauvages.

160 LA MORT DE L'AMOUR. J'ai vécu seul, perdu dans un rêve
inouï, rai longtemps regardé, frissonnant sous la nuit, La furieuse mer
flageller ses rivages... J'ai le vertige — ô vent du nord, rude aquilon.
Gomme une feuille prise en ton noir tourbillon Emporte-moi d'ici sur tes
ailes farouches! Car cette solitude est maudite, et je veux Sentir encore un
flot ondoyant de cheveux Me fouetter le visage et rouler sur ma bouche. Les
oiseaux qui sifflaient dans nos bois d'autrefois, Je n'ai plus entendu leur
pénétrante voix; Je l'aurais oubliée à jamais, infidèle ! Mais ils ont repassé
dans mon ciel ténébreux; Et dans mon cœur muet mais encore amoureux Ils
ont laissé tomber des plumes de leurs ailes^

XXIV. Que le vaisseau léger, que la lune propice, Que la mer immobile et que les vents soumis Soient bénis à jamais! — Les dieux me sont amis. Et veulent que l'amour d'autrefois refleurisse. Pourquoi pleurer? le temps, l'absence ou le caprice N'a pu diminuer des amours infinis. Pourquoi donc pleures-tu? Nous voici réunis-; Se peut-il que la joie en nos âmes tarisse? 14.

162 LA MORT DE L'AMOUR. ... Nous nous sommes assis sur la
plage, et pensifs Nous avons regardé la côte et les récifs; Vers quels cieux
ma pensée était-elle ravie? Et pourquoi rêvions-nous et ne disions-nous
rien? Ah I quelque chose est mort de notre douce vie, Mignonne, et c'est
mon cœur, si ce n'est pas le tien.

XXV PR NTEMPS TRISTE Le bruit de la mer désolée, Adouci,
semble un chant là-bas, Lorsque marchant à petits pas Tu parais au fond de
l'allée... N'est-ce pas que tout est divin, La brise triste qui murmure, La
silencieuse nature Et les étoiles d'argent fin?

i(>4 LA MORT DE L*AMOUR. Leurs yeux sont de pures
lumières, Des bijoux vraiment merveilleux : Qu'est-ce donc au prix de tes
yeux Étincelant sous tes paupières? Sous les grands arbres nous marchons.
Les mains tendrement enlacées, ' Roulant Dieu sait quelles pensées,
Regardant les premiers bourgeons... Bien qu'avril joyeux nous convie A
chercher les premières fleurs Dans l'herbe fraîche, tout en pleurs, Qui
s'épanouit à la vie, N'auras-tu pas quelque regret Pour la saison charmante
et gaie Qui donne aux âmes fatiguées Un bonheur tranquille et discret ?
Quant à moi, mignonne, il me semble Laisser un lambeau de ma chair A
tous les noirs buissons d'hiver Qui nous voyaient passer ensemble.

LA MORT DE L*AMOUB. 105 Le rire du printemps vermeil Ne
fera jamais que j'oublie La profonde mélancolie Du pâle et nmladif soleil
Que, de nos fenêtres bien closes, Tandis que tu dormais encor, Je voyais,
comme un globe d'or Rouler le long des houles roses.

XXVI. Non, ce n'est pas l'hiver, le printemps ni Tautomae Qui
fleurissent les cœurs et les rendent joyeux ; Car d'aucune splendeur l'amour
vrai ne s'étonne. Il s'inquiète peu de la couleur des cieux. Ce n'est pas la
douceur et le charme des veilles, La tristesse du blanc paysage glacé, Qui
nous manque pour nous aimer — mais le passé N'a plus qu'un chant lointain
qui meurt à nos oreilles. Non, ce n'est pas la chambre où nous étions si bien.
Écoutant comme un loup hurler le vent farouche : Non plus que le
printemps et qu'une verte couche Sous les arbres géants qui ne pensent à
rien.

LA MORT DE L'AMOUR. 167 A présent peut venir Tinsensible
marée Des jours et des saisons, des neiges et des fleurs ; La neige tombera
sans rafraîchir nos cœurs, Et nous ne boirons plus à la coupe sacrée.

xxvn. Si quand je te contemple, ô reine de folie, Tu me trouves
ainsi Tair morne et soucieux. C'est que toute la mer a passé dans mes yeux.
Et mon regard est fait de sa mélancolie. Naguère ma prunelle où rayonnait
la vie S'allumait d'un éclair et reflétait les cieux, Et vers l'horizon d'or
s'aventuraient joyeux Tous les espoirs d'une âme encore inassouvie.

LA MORT DE L'AMOUR. 109 .Maintenant, j'ai douté; sur le
bord des chemins Je me suis^assis, pâle, et le front dans les mains. En
sentant par lambeaux s'en aller tout mon être. Et puis, j'ai contemplé la mer,
la' triste mer Qui m'a fait ce regard glacé qui te pénètre, Ce regard
douloureux et ce sourire amer. 15

XXVIII. Le vent roulait les feuilles mortes ; mes pensées
Roulaient comme des feuilles mortes, dans la nuit. Jamais si doucement au
ciel noir n'avaient lui Les mill^ roses d'or d'où tombent les rosées. Une
danse effrayante, et les feuilles froissées Et qui rendaient un son métallique
valsaient, Semblaient gémir sous les étoiles, et disaient L'inexprimable
horreur des amours trépassées.

LA MORT DE L'AMOUR. 171 Les grands hêtres d'argent que la
lune baisait Étaient des spectres : moi, tout mon sang se glaçait En voyant
mon aimée étrangement sourire. Gomme des fronts de morts nos fronts
avaient pâli, Et, muet, me penchant vers elle, je pus lire Ce mot fatal écrit
dans ses grands yeux : Toubli.

XXIX. ... Il me semblait qu'une femme inconnue Arait pris par
hasard cette voix et ces yeux; Et je laissai passer cette froide statue En
regardant les cieux. A. DB Musset. nsoiri Et pourquoi donc me regarder
ainsi? 'est bien toi, n'est-ce pas, qui m'aimes et que j'aime. L'heure du
rendez-vous a sonné ; c^est ici . Que l'on s'est tant aimé, lors de la nuit
suprême. N'entends-tu pas chanter le rossignol des bois ? N'entends-tu pas
gémir les flots pleins de tristesse f  t dans le vent des cieux, dans te vent
d'autrefois, N'entends-tu pas chanter nos baisers de jeunesse ?

LA MORT DE L*AMOUR. 173 Peut-être est-ce un fantôme
Ironique et moqueur Qui tout à coup a pris la forme de Taimée, Et qui vient
voir s'il reste une corde à mon cœur Pour la faire vibrer dans la nuit
parfumée? Si je ne te dis rien, est-ce ma faute, à mot? Quand je te parle,
enfant, tu demeures muette ; Et me sentant glacer par un mortel effroi.
Hélas ! je ne suis plus amoureux ni poète. Ati! si ce n'est pas toi que j'ai
devant les yeux, Pourquoi ce battement de cœur ? Quelle folie, Quand
Theure de Tamour est remontée aux cieux, De tendre à ses baisers une lèvre
pâlie ! Vous ne reviendrez plus, 4)eaux songes, visions Qui nous
illuminaient les sombres nuits farouches ; 0 paroles d'amour qu'au vent nous
dispersions. Vous ne reviendrez plus murmurer sur nos bouches! Pourtant,
rien n'est changé : douce et pâle toujours, La lune a conservé sa féerie et ses
charmes, Et j'ai là devant moi l'Ombre de mes amours Qui me glace le cœur
et qui sèche mes larmes. 15.

XXX. Est-ce donc qu'il est vrai, dans cette âpre vallée De larmes,
de sanglots et de gémissements, Que notre âme ne peut subir inébranlée Ni
d'intenses plaisirs ni de rudes tourments? Et que le cœur humain sitôt se
rassasie De sa propre jeunesse et de la volupté, Et qu'admis dans TOlympe
à manger Tambroisie, Il lui prenne un dégoût de Timmortalité 7 A peine il a
saisi ce qu'il suivait sans trêve Qu'il le rejette au loin avec des pleurs
d'enfant Et dès qu'il a touché le papillon du rêve, n voit s'en enVbler la
poussière d'argent.

LA MORT DE L'AMOUR. ii5 Et rien ne reste plus qu'un peu de
jouissance, Cadavre du désir mort dans toute sa fleur; Et nous, muets
d'horreur devant notre impuissance, 14 Qus restons sans amour et la mort
dans le cœur; Nous avons tant vécu que notre âme lassée Réclame le silence
et la paix du tombeau ; Et debout sur le seuil une morne pensée. Chantant
des chants de mort, renverse son flambeau. Nous avons épuisé les fraîches
matinées, Les arômes, les voix, les souffles, les rayons ; Les fleurs dont
nous avions nos têtes couronnées Nous ont empoisonnés pendant que nous
dormions. Ah I les nuits de plaisir et de galanterie. Les guitares vibrant dans
Tair léger du soir, La fenêtre qui s'ouvre, et puis la causerie Avec ramant
debout au pied du balcon noir !

176 LA MORT DE L'AMOUR. En me ressouvenant de ces nuits
sans pareilles, Si je veux à présent jouer des airs nouveaux, Les passants
attardés se bouchent les oreilles, Car mon cœur — le maudit !— sonne
horriblement faux. Nous n'avons pas menti pourtant, chère infidèle, Quand
la première fois nous étions tout émus! Mais c'est la loi du monde inflexible
et cruelle : Nous avons tant aimé, las ! que nous n'aimons plus

XXXI. C'est bien fini, le temps de compter jusqu'à trois, Notre amour par le bleu va déployer ses ailes Nous ne tressaillons plus aux vieilles ritournelles ; Tu n'y comprends plus rien — ni moi non plus, je crois. Nous n'irons plus cueillir les fraîches fleurs des bois ; Mais, pour faire semblant d'être encore fidèles. Nous nous achèterons des bouquets d'immortelles Et nous en fleurirons nos amours d'autrefois.

178 LA MORT DE L'AMOUR. Pauvres amours, si chers à mes
jeunes années! Mais inflexible loi des dures destinées Met entre nos deux
cœurs un abîme d'oubli. Mais va, nous chanterons ta chanson, la dernière.
Sur notre passé, pour jamais enseveli. Gomme deux rossignols pris dans un
cimetière.

XXXII. Il faisait une nuit merveilleusement belle ; Et le chant des oiseaux encore insomnolents, Aussi doux que possible, était des plus troublants. Âh ! par de telles nuits Il n'est point de cruelles ! La lune se leva, toujours tendre et fidèle Aux pâles amoureux qui se montrent constants : Il circulait dans l'air un souffle de printemps. Et le cœur allégé se sentait presque une aile.

180 LA MORT DE L'AMOUR Ah ! tous ces souvenirs sont
morts et enterrés Purs souvenirs d'amour, glorieux et sacrés, Pouvez-vous
habiter encor ce cœur infâme? Sans avoir la pudeur de nous boucher les
yeux, Je t'ai dit : mon amour, et tu m'as dit : mon âme Et nous nous sommes
mis à rire tous les deux.

XXXIII. LA SYMPHONIE DES SANGLOTS J'ai couru comme
un fou sur la plage déserte; Et, secouant au vent leur chevelure verte, Les
nymphe de la mer, furieuses, hurlaient, Et les bouches du vent éperdument
soufflaient. On entendait au loin un immense murmure ; Les arbres
secouaient, sinistres, leur ramure, Et leurs bruissements sonores et profonds
Se mêlaient aux sanglots des mers. — Et que me font 16

182 LA MORT DE L'AMOUR. Ces milliers de voix pleurant
dans les ténèbres? Et ce lugubre oiseau poussant des cris funèbres Qui
feraient se lever, de leurs tombeaux, les morts, Comme s'ils entendaient la
voix de leurs remords ? Car je souffre d'un mal plus terrible et plus sombre
Que ces cris d'épouvante et que toute cette ombre Où souffre et se lamente
et roule des sanglots L'immortelle nature en proie au noir chaos I * * * Eh
bien, déchaînez-vous, tempêtes ! dans la brume Que la lune apparaisse un
nimbe rouge au front. Et de l'Océan morne ensanglante Técume I I Que le
vent essoufflé donne de Téperon Au troupeau dispersé des fuyardes nuées,
Et souille à pleins poumons au fond de son clairon!

LA MORT DE L'AIMOUR. t33 Et vous, les yeux hagards, pâles
prostituées Qu'à la gorge saisit la faim, venez pleurer Vos âmes que la honte
en vos corps a tuées. Amants abandonnés, venez tous soupirer ; Et toi que
délaissa Don Juan, infortunée Qui devenais déesse à f en faire adorer ! Et
toi, triste inventeur dont la tête inclinée Sous la lampe est ridée et blême à
faire peur. Maudis Tinexplicable et sourde destinée. Roulant dans retendue
ainsi qu'une vapeur, Mêlez-vous, pressez-vous, âmes désespérées, Légion
des vivants que marqua la Douleur I Que le gémissement des vagues
éplorées, Que les clameurs du vent qui passe comme un fou Et que toutes
les voix dans la nuit égarées Pour mieux vous écouter se taisent tout à coup;
Et laissez, malheureux qu'a reniés la terre, Vos lamentations monter je ne
sais où!

184 LA MORT DE L'AMOUR. Et l'on eût dit vraiment que toute la Matière Se levait dans la nuit pour maudire son Dieu : Les vagues bondissaient vers une lune en feu, A la face du ciel crachant leur froide écume; Et le vent, comme un cœur que le regret consume, Tantôt poussait des cris et tantôt des sanglots. Ah I qui pouvait songer aux pauvres matelots? J'avais là devant moi, sortis de dessous terre. Ceux que toute la vie étreindra la misère, Que la mélancolie a rongés jusqu'aux os Ou qu'un chagrin d'amour étouffe en ses réseaux; Et pendant cette nuit affreuse et tourmentée Où la voix de la mer hurlait épouvantée, Poussés vers moi par un sombre vent de douleur, Tous les désespérés ont pleuré sur mon cœur.

XXXIV. Le vent était bien doux, la lune était bien fine, Par une nuit de mai, par une nuit divine Où nous nous sommes tant aimés ! Et les brises de mai, chère, sont toujours douces, Et des baisers d'argent s'endorment sur les mousses, Bien que nos cœurs se soient fermés. Ah! si nos cœurs pouvaient oublier ces extases. S'ils pouvaient, une fois brisés, comme des vases Répandre toute leur liqueur I Mais le vent d'autrefois est encore sonore, La lune douloureuse a des baisers encore Qui nous tombent au fond du cœur. 10.

186 LA MORT DE L*AMOUR. Je me souviens! la lune éclaire la nuit noire Et verse un jour subit au fond de ma mémoire; Je me souviens, je me souviens! Et je maudis la nuit que la lune a bénie Et que les vents légers emplissaient d*harmonie, Où tout bas je te disais : Viens... Je maudis ma mémoire et la traîtreuse lune Et le vent qui pleurait parmi la forêt brune. Hélas! hélas! peut-être un jour, Voulant me souvenir, tout navré de tristesse, Je maudirai la froide et Tinerte vieillesse Capable d'oublier l*amour I

XXXV. Il ne nous reste donc, après tant de nuits folles, Qu'à nous dire bonsoir et qu'à nous oublier; Si tant est que Toubli puisse nous délier D'un millier de serments et de tendres paroles. Mais je ne veux pas dire, alors que tu t'en vas. Que ce bonheur, c'est ton caprice qui me Tôte; Ne me dis pas non plus que tout est de ma faute, Soyons galants, pour Dieu! ne nous insultons pas. Nous subissons la loi des choses. — Quand j'y pense. Je me dis c Pourquoi donc nous être tant aimés, Pourquoi les soirs d'été si doux, si parfumés. Ce murmure amoureux ou ce vaste silence? »

188 LA MORT DE L'AMOUR. Mais, puisque nous souffrons
tous deux un mal commun, Penses- tu donc que rien ne reste de ces choses?
Oh! dis, après avoir tant respiré de roses. N'en garderons-nous pas je ne sais
quel parfum? Et jusques à la mort, en nos chemins arides. Le souvenir des
temps qui se sont envolés Ne planera-t-il pas sur nos deux fronts voilés Où,
parmi les baisers, se creusèrent des rides? Mais le temps fatal est venu,
L'amour t'a de nouveau conquise ; Il me semble te voir assise. Ma chère,
auprès d'un inconnu. Te dit-il les mêmes paroles Qui jadis ont troublé ton
cœur En dépit du rire moqueur Qui volait sur tes lèvres folles ?

LA MORT DE L'AMOUR. 189 L'amour n'a qu'un air à chanter,
Mais il est si doux et si tendre Qu'une femme pourrait l'entendre Pendant
toute l'éternité. Regardant sa tête si chère, Tu vas glisser entre ses bras, Et tu
lui répètes tout bas Ce que tu me disais naguère. * Non! ta jeunesse est là
qui m'aimera toujours; Tu ne verseras pas les mêmes pleurs d'amour, Tu
n'auras pas la voix si fraîche et si câline! Le regard de tes yeux qui toujours
m'illumine Ne le percera pas, lui, de sa flèche d'or, Car ta jeunesse est
mienne et m'appartient encor. Toutes les voix du ciel, dans la nature
immense, Auront beau murmurer l'éternelle romance

i;0 LA MORT DE L'AMOUR De la sainte beauté, du printemps
et des fleurs, Et nous dire d'aimer du profond de nos Cœurs, Nous resterons
pensifs au milieu de nos joies; Si rherbe est d'émeraude et que le ciel
flamboie, Alors qu'au clair soleil les fleurs resplendiront, N'osant pas,
malgré tout, nous couronner le iront De roses ni de lis, mais de sombres
pensées. Nous porterons le deuil de nos amours passées.

XXXVI. Nous voguions en mer sous les étoiles; C'était le bon temps que ce temps-là ! Les brises du nord gonflaient les voiles . De notre barque de gala. Nous ne pensions pas que la jeunesse Traverse la vie en papillon, De nos doigts s'échappe et ne nous laisse Qu'une poussière et qu'un vain nom! Et pourtant la mer, sous les étoiles, Nous prêtait son dos; et nous allions, Tandis qu'un vent frais gonflait nos voiles En route vers les millions.

192 LA MORT DE L'AMOUR. Vers tous les trésors d'un nouveau monde, Vers la libre vie et vers Tamourl — Pensions-nous rouler sous l'eau profonde, Sans tombe et sans larmes un jour? Car nul n'a pleuré notre naufrage; Nos malheurs, qui donc les eût redits? Les gens attardés sur le rivage Nous croient heureux en paradis. 4c 4c D'autres livreront aussi leurs voiles Aux traîtres baisers du vent du soir; D'autres partiront sous les étoiles Sans même agiter un mouchoirl Car ils croient en eux, folle jeunesse ; Au départ, ils n'ont aucun regret. Ils sont abîmés dans leur tendresse : Pour eux le monde disparaît. k

LA MORT DE L'AMOUR. 193 Oubliez le monde, 11 vous
oublie! Bon voyage alors, partez tous seuls ; La funèbre mer de deuils
remplie Vous roulera dans ses linceuls. 17

XXXVII. Mon âme quelquefois me semble triompher Des
mortelles langueurs dont elle est poursuivie : Il me revient au cœur une
soif de la vie, Et je t'embrasserais jusqu'à t'en étouffer. Alors je prends ta
main et nous marchons ensemble Comme des amoureux au premier rendez-
vous; Ils se taisent longtemps, puis, timides et doux, Parlent les yeux
baissés et d'une voix qui tremble. Âh! te rappelles-tu comme nous nous
aimions! Comme le frôlement de tes cheveux de soie Me faisait frissonner
de désir et de joie ! Alors tu t'arrêtais et nous nous embrassions.

LA MORT DE L'AMOUR. 19^ Nous regardions la mer par les
vents soulevée, Nos esprits voyageaient bien loin sans savoir où... Je ne sais
si le bruit des flots m'a rendu fou, Si je suis mort d'amour ou si je t'ai rêvée.
Oui, ma jeunesse dort, et pour Téternité I Ce n'est pas elle, hélas I qui
frappait à ma porte. Mon cœur n'a point parlé, ma jeunesse est bien morte^
Et ce n'est pas sa voix qui dans l'air a chanté. ■ Nous marcherons, muets,
dans les longues allées Et sans joindre nos mains, nos lèvres et nos cœurs,
— Car mon âme retombe en ses mornes langueurs Et j'écoute gémir les
vagues désolées.

XXXVIII. Le temps des lilas et le temps des roses Ne reviendra plus à ce printemps-ci; Le temps des lilas et le temps des roses Est passé, le temps des œillets aussi. Le vent a changé, les cieux sont moroses, Et nous n'irons plus courir, et cueillir Les lilas en fleur et les belles roses; Le printemps est triste et ne peut fleurir. Oh! joyeux et doux printemps de l'année Qui vins, l'an passé, nous ensoleiller. Notre fleur d'amour est si bien fanée, Las! que ton baiser ne peut l'éveiller!

LA MORT DE L'AMOUR. 197 Et toi, que fais-tu ? pas de fleurs
écloses, Point de gai soleil ni d'ombrage frais; Le temps des lilas et le temps
des roses Avec notre amour est mort à jamais. 17.

XXXIX, C'est le yent qui m*a fait pleurer, C'est le yent aigu de la
plaine. Qu'on entend geindre et soupirer Là-bas, comme une chatte pleine...
C'est le vent qui m'a fait pleurer. Je sentais sa brutale haleine, Et le yent
devenait moqueur; J'étais dans un manteau de laine Tout en lambeaux,
comme mon *cœur! C'est le vent aigu de la plaine,

LA MORT DE L'AMOUR. iQO' C'est lui seul qui in*a fait
pleurer; Qui de ma paupière flétrie Tant de larmes a su tirer! C'est le vent
qui rage et qui crie, C'est le vent qui m'a fait pleurer.

XL. L'année est morte, ding dong I Ding, deng, dong, Tannée est morte; Janvier attend à la porte Qu'on lui tire le cordon. L'année est morte, bien mortel ' On va l'enterrer bientôt ; Par la Vierge, il ne m'en chaut, Par le diable, peu m'importe. Que l'on mette aussi mon cœur Dans la fosse de l'année Où mon âme s'est damnée Pour un sourire moqueur.

LA MORT DE L'AMOUR. 201 I Que dans cette fosâe on plonge
Tous les regrets superflus, Et qu'on ne me parle plus Du passé qui n'est
qu'un songe. Lugubres cloches de fer, Roulez à pleine volée Sur mon âme
désolée Vos lourds carillons d'enfer. L^année est morte, bien morte! Et,
désespéré, j'attends Qu'il naisse un nouveau printemps, Ou que le diable
m'emporte.

XLI. De quoi pouvions-nous bien parler, un soir de m'ai, Un soir
mélancolique où pourtant je t'aimai Sous les ténébreuses ramures ? Où la
nature entière était pleine de voix, Où nos cœurs pénétrés de Tarome des
bois S'endormaient parmi les murmures? Je ne me souviens pas de ce que
nous disions; Si la fine aile d'or de nos illusions Battait nos fronts brûlants
de fièvres, Ou si l'amer amour qui nous prit tout entiers. Enivrant et
troublant, le long des .verts sentiers Pressait mes lèvres sur tes lèvres.

LA MORT DE L*AMOUR. «203 Je ne sais pas non plus si nous
pensions aux morts, Aux aimés qui sont morts ; ~ mais je sais bien qu'alors
Une langueur morne et suprême Enveloppait mon cœur, et que j'ai frissonné
Comme si tout à coup j'étais abandonné ' Des jours passés et de moi-même.
Ah I oui, je me souviens. C'est mon cœur qui sentait Dans les brises du soir,
dans la calme forêt. Dans l'immensité de la vie, S'en aller, s'en aller par
lambeaux palpitants Cet amour qui m'avait absorbé si longtemps, Et dont
j'avais l'âme assouvie. Je me sentais reprendre impérieusement Par mes
premiers amours, par le grand firmament. Par la profonde mer dormante.
Par la vieille forêt où, parmi les buissons, La nature repose au doux bruit
des chansons, Chaude et mystérieuse amante. Je sentais, inquiet de mon
humanité, S'effacer notre amour qu'avaient fait enchanté

204 LA MORT DE L'AMOUR. Tant de frais et de jeunes rêves, Et les mots au hasard sur nos bouches volaient. Et les souffles du ciel confusément mêlaient Leur musique au bruit sourd des grèves.

XLII. Une nuit orageuse et toute sombre. A peine Un éclair
entr'ouvrait Tabîme du ciel noir Et me montrait la mer épouvantable à voir,
Qui semblait écumer de colère et de haine. Sur ta face roulaient tes grands
cheveux d'ébène, 0 ciel ! voilant tes yeux, les étoiles du soir. Et sur la plage,
seul, veillait mon désespoir, Et j'écoutais le vent comme une voix humaine.

^ 18

^06 LA MORT DE L'AMOUR. L^amour agonisait dans mon cœur désolé, Mon avenir s*était, comme la nuit, voilé ; Et je pleurai longtemps. — J'allais, fou, sans idée, Laissant mes pleurs couler et se sécher au vent ; •Car je versais alors mes derniers pleurs d'enfant, Et j'en voulus avoir toute Tâme inondée.

XLIII. A présent, sur la route où je marche éperdu, Il n'est pas un seul être' et pas un cœur au monde De qui mon triste appel, en cette nuit profonde, Puisse jamais être entendu. Et ie cœur qui battait près de mon cœur fidèle Reste silencieux et glacé par Toubli ; Laissant dans le passé Tamour enseveli, Mon souvenir aux cieux remonte à tire-d*aile« A présent, sous un ciel sinistre et ténébreux Je chemine en pensant que j'y voyais naguère Passer éblouissants des anges de lumière Qui souriaient aux amoureux.

208 LA MORT DE L'AMOUR. J'ai devant moi la vie et n'ai point d'espérance, Ma jeunesse a séché comme l'herbe des champs ; Et, poursuivi par la douceur des anciens chants, Je voudrais me coucher dans l'éternel silence.

XLIV. LA VENGEANCE DES ÉTOILES C'était du temps que tu
venais, En bondissant comme une chèvre Dans l'or éclatant des genêts,
T'abattre en riant sur ma lèvre, Et que, trouvant tout impuissant A satisfaire
nos tendresses, Nous nous mordions jusques au sang Dans nos frénétiques
ivresses. 18.

210 LA MORT DE L'AMOUR. Oh I quelle moisson de baisers
Sous vos regards fut moissonnée, Gieux délicatement rosés D'une légère
matinée t Et la nuit, ô nuit folle, nuit Nuptiale, nuit parfumée Dont se
grisèrent elle et lui, Vous et moi, chère bien-aimée ! La petitesse de son pied
A mes yeux était plus charmante Que ce dais royal qu'un millier D'étoiles
blanches diamante... Qu'importait alors à mes vœux Leur longue chevelure
jaune. Si d'une boucle de cheveux Tu me voulais faire Taumône ?

LA MORT DE L'AMOUR. 21! Dans les ténèbres de la nuit, Avec
leurs torches renversées, Comme des fantômes, sans bruit, Marchent les
étoiles glacées. . A travers les steppes déserts Où Taquilon terrible vente.
Elles dardent leurs grands yeux clairs Qui me pénètrent d'épouvante.
Pourquoi me regarder ainsi, Et que vous ai-Je fait, ô reines, Pour me
poursuivre jusqu'ici A travers montagnes et plaines ? La nuit est noire, je
suis seul, Et votre œil fier me regarde... Me tissez- vous donc un linceul De
votre lumière blafarde?

212 LA MORT DE L'AMOUR Dans des robes de noir velours,
Figures pâles et flétries, Elles me regardent toujours Comme d'implacables
furies. * * * « Par cette nuit si douce où quelque horloge d'or Te sonnait
l'amour, me crient-elles. Comme un avare étant couché sur ton trésor. Tu
dédaignais les immortelles. « Tu leur tournais le dos dans ton orgueil
humain, Et pourtant, pendant vingt années, Elles avaient guidé tes pas dans
le chemin Et veillé sur tes destinées. Oh! va, par cette nuit l'amoureuse avait
beau Être aussi blanche que la lune, Chaque étoile tenant un nuptial
flambeau, Tordait sa chevelure brune,

LA MORT DE L'AMOUR. 213 Sa crinière de pourpre ou ses
nattes d'or fia Qui traversaient la nuit profonde Et qui, grisant le cœur
comme un précieux vin, Versaient des parfums sur le monde. Et là-haut
dans la gloire, au milieu des saphirs, Nous étions mille fiancées Vers qui
pouvaient monter, sinon tous tes désirs, Au moins une de tes pensées. Eh
bien, cette nuit-là, puisque tu ne pus voir Notre clarté perçant les branches,
La plaine soupirant comme un frais encensoir Et le ciel plein de roses
blanches. Que ta lèvre oublieuse alors ne daigna pas Laisser tomber une
prière. Partout où le hasard doit conduire tes pas Nous voulons que notre
lumière, a Souvenir et remords, t'aille percer le cœur, Et qu'inutilement tu
lèves Tes suppliantes mains vers notre éclat moqueur Comme l'éclat glacé
des glaives. »

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

!II l'AIIOUK DIVIN

l Qu*ai-je donc? le printemps me trouble et me soulève. Gomme
Mercure, j'ai des ailes aux talons, Et pour m'épanouir dans le ciel bleu du
rêve rai la légèreté des divins papillons. Dieu, comme mon cœur bat I
Pourtant, dans les ténèbres S'est endormi Famour de ma jeunesse en fleur; *
Je Tai mis dans la tombe avec des chants funèbres, Et voici que je sens se
réveiller mon cœur. Je n'aime pas, pourtant. Mais le ciel est en joie. Mais,
les bois ont verdi pendant que j'ai pleuré, Et la brise de Mai sous qui le
gazon ploie' Va butiner l'encens chez les roses du pré. 10

218 L'AMOUR DIVIN. Et sur le bord des mers, le loDg du sable
lisse, En chantant un couplet d'amour et de printemps. Gomme un sylphe,
marchant bien moins qu'elle ne glisse. Passe une belle fille et qui n'a pas
vingt ans. * ■ * Ce n'esi pas toi que j'aime, ô belle jeune fille En qui palpite
et vit la jeunesse des fleurs; Et pourtant, sais-tu bien? ton œil superbe brille.
Et je pourrais t'aimer dans le rire ou les pleurs. Ce n'est pas toi que j'aime, et
cependant je t'aime. Mon cœur te trouve belle et te salue, ô toi Dont les
cheveux tressés forment un diadème Près de qui pâlerait la couronne d'un
roi. Vas en paix, car mon cœur esl mort dans mapoitrinet Car le souffle des
vents est plus doux que ta voix, Et quand la passion gonflera ta narine. Je
me réfugierai dans le calme des bois. .

L*AMOUA DIVIN. 219 J'écouterai chanter les vagues
immortelles Qui roulent au soleil en lançant des éclairs, Et quand
j'évoquerai mes amours infidèles Un rire éblouissant traversera les airs. 0
vous que nous prenions pour confidents naguère, Splendide ciel d'azur,
astres de diamant. Océan dont les flots vibraient dans la lumière Et voilait
nos aveux d'un murmure charmant; Certes,, vous saviez bien qu'insoucieuse
et folle S'envolerait l'ardeur des premières amours; Et tout alors semblait
croire à notre parole Qu'un soufQe cependant emportait pour toujours. Vous
nous laissiez Terreur bien aimée et bénie, Quand nous nous parjurions, vous
mentiez avec nous; Vous versiez dans nos cœurs votre immense harmonie
Et rien ne nous disait que nous étions des fou^I

2t0 L*AMOUR DIVIN. Merci d'avoit menti, car en nos âmes
vierges Cet Infidèle amour nous est resté sacré. Et les nuits d'autrefois
s'illuminent de cierges Qu'aux quatre coins du ciel tient un ange éploré.
Vous nous avez laissés dans notre bonheur vague, fñ bien! soyez bénis, car
nous étions heureux; — Depuis, le fiancé n'a pu garder sa bague, Et c'est
de vous, ô ciel, que je suis amoureux! C'est de vous, ô vallons paisibles,
pleins de roses. De vous, collines d'or que baise le soleil; De vous, 6 chastes
fleurs depuis une heure écloses. Car nul visage humain, fleurs, ne vous est
pareil. C'est de vous, sombres bois dont le silence enivre, C'est de toi, vaste
mer qui palpites sans fin. Et que mon cœur troublé sent frissonner et vivre
Quand tu bondis devant T'étoile du matin I

L*AMOUR DIVIN. S2i Ainsi donc vous pouvez passer, 6 filles
brunes; Et vous dont le soleil dore les cheveux blonds; Je n'ai plus de
chansons que pour la douce lune» Je n'ai plus de baisers que pour les
papillons. • Vous ne me verrez plus à genoux, Toeil en larmes, Je ne redoute
plus votre rire moqueur : La profonde nature a d'invincibles charmes Et
l'univers entier va me remplir le cœur! I'..

II. Comme des cavaliers innombrables, les flots S'avancent vers la terre avec de longs murmures, Et des gémissements confus, et des sanglots; Et, sous le grand soleil qui les frappe, les flots Miroitent comme des armures. Et la croupe des flots étincelle au soleil, Au soleil de juillet qui les frappe et les perce; Gomme autrefois, venant de Torient vermeil, La croupe des chevaux miroitait au soleil De rionie'et de la Perse.

L*AHOUR DIVIN. 223 Que vont-ils conquérir, les innombrables flots? Rien! la nature tient la bride à la tempête; ' Seulement, il leur faut porter une Délos. L^lle qu'il faut rouler sans trêve, c'est, 6 flots! L'éternel rêve du poète. Faites-le resplendir au grand soleil d'été Du torride équateur qu'il tente l'aventure; Portez-le dans le monde et dans l'immensité, Afin qu'il garde en lui, sous le soleil d'été, La majesté de la nature.

III. Entre le ciel et l'eau j'ai cheminé longtemps, J'ai rempli mes poumons de la brise marine : Mer, rugissante mer que nuit et jour j'entends, J'ai bercé mon ennui sur ta large poitrine. Merci d'avoir ouvert quelque chemin nouveau A celui que la terre avait banni loin d'elle; Ton incessant murmure apaisa mon cerveau, Je n'entends plus la voix de mon cœur infidèle. Car il se lamentait sur ses amours défunts, Il saignait du regret d'avoir perdu son rêve; Et tout s'est dissipé dans tes ftecs parfums. Et j'ai tout oublié quand j'ai quitté la grève!

L'AMOUR DIVIN. 225 Mes remords sont pareils aux p&les
matelots Qui dorment à jamais sous le linceul de Tonde; Qu'ils y restent,
roulés par d'innombrables flots. Sans se lever jamais de leur couche
profonde. Et je tendrai les bras vers Tazur immortel Qui sourit dans sa
gloire à mes tendresses vagues ; Je n'aurai pour amour que la mer et le ciel
En regardant bondir lascivement les vagues!

IV. LA MER AMOUREUSE Un murmure, un souffle, un rêve
M'est parvenu de la grève Où pleurait la grande mer. Etait-ce une voix de
femme? J'en ai conservé dans l'âme Comme un souvenir amer. Ah! c'est le
vent dans l'étendue l'amer, et pourtant bien doux ; Je me suis mis à genoux

L'AMOUR DIVIN. 22 Dans les ténèbres profondes De la triste et
calme nuit, Où passe et s'évanouit Un frisson d'or sur les ondes. Ah! c'est la
houle qui gémit! ' Pourtant, la nuit était brune, Bien brune, et sans clair de
lune; Ce mystérieux frisson Venait de la chevelure De l'ange dont la voix
pure Murmurait une chanson. Ah! c'est le vent dans l'étendue! Il existe des
Esprits, Bien que tous n'aient pas compris Ces êtres faits de chimères, Par
les poètes rêvés ; Et les autres sont privés De nos voluptés amères. Ah! c'est
la houle qui gémit! Celui-ci, je m'imagine, Était d'essence divine.

228 L*AMOUR DIVIN. Invisible et souriant; Je sentais bien sa présence, J'écoutais dans le silence Cette âme de Focéan. Ah! c'est le vent dans l'étendue. On a beau parler toujours Des matelots sans secours Ensevelis sous les vagues ; Moi, je crois à ta douceur, Mer ! tes paroles de sœur Sont amoureuses et vagues. Ah! c'est la houle qui gémit! Jamais, 6 profond abîme, Je n'ai pu croire à ton crime, A tes colères d'un jour; Parce que, la nuit, tu chantes De longues plaintes touchantes Et semblés pâmer d'amour. Ah! c'est le vent dans l'étendue! Et peut-être tu gémis Que des souffles ennemis

L'AMOUR DIVIN. 229 Taient fait le sépulcre immense Où, dans
un linceul de flots, D'aventureux matelots Ont expié leur démence. Ahl
c'est la houle qui gémit I Tu te lamentes, et brises Doucement tes lames
grises Sur le sable, et tu te plains A la sourde destinée D'être à jamais
condamnée A rouler des corps humains. Ahl c'est le vent dans retendue 1
Mais viens à moi, viens à moi, Jusqu'à mes pieds; car j'ai foi En ta mystique
tendresse; Je sens que je vais faimer. Et mon cœur peut te nommer Son
éternelle maîtresse. Ah! c'est la houle qui gémît! Je jette en ton sein
splendide Qui monte et baisse, sans ride 20

230 L'AMOUR DIVIN. Et comme un miroir ami, • Tant de
choses dépensées Et tant de vaines pensées Qui jusqu'ici m'ont blêmi. Ah!
c'est le vent dans l'étendue! Désormais tous mes sanglots Se mêleront à tes
flots; J'écouterai ton génie Psalmodier tes ennuis, Et je berceraï mes nuits
Avec ta grande harmonie. Ah ! c'est la houle qui gémit! Viens, 6 superbe
éplorée. Donne-moi la paix sacrée D'un inaltérable amour ; Pour adoucir
ton murmure, Je te donne, je le jure, Toute ma vie en retour.

L*AMOUR DIViri. 231 * C'est le vent dans retendue, C'est la
houle qui gémit. C'est l'amphitrite éperdue Qui sanglote et qui frémit; C'est
la mer immense et belle Qui vient mumurant à moi, Qui me flatte et qui
m'appelle. Prise d'un étrange émoi; C'est la voix des flots tranquilles Qui
s'élève dans la nuit. Et l'on dirait qu'immobiles Ils savent parler sans bruit;
(Jn je ne sais quoi qui charme. Qui pénètre et qui ravît; La mer n'est plus
qu'une larme. Elle aime! Elle aime! Elle vit.

L'air était doux. (Tétait l^eure où le jour décline; L'azur ensoleillé souriait doucement. Le vent du soir chantait sur la haute colline. Dans le ciel parfumé montait un bruit charmant. Car les oiseaux sentant venir la nuit tranquille Saluaient le coucher d'un beau jour glorieux; Et Pécho chuchotait, et le bois immobile Longuement y mêlait son murmure soyeux. La rose s'inclinait mollement sur sa tige Et versait ses parfums dans un demi-sommeil : Et l'on aurait passé, comme pris de vertige. Sa vie à rêver là des rêves sans réveil.

VL AUTREFOIS Je me rappelle un soir des temps où j'ai vécu
Comme un autre, laissant s'épanouir mon âme Aux se:elnes clartés des
beaux yeux d'une femme Qui m'avait regardé, et qui m*avait vaincu. Je me
rappelle un soir de cette époque ancienne; Au brusque vent de nuit se
tordaient ses cheveuXt it je la suppliais du sourire et des yeux. Et ma main
étreignait si doucement la sienne! 20.

^34 L'AMOUR DIVIN. Pourtant, bien que Je flot murmurât
jusqu'à nous, Que nous eussions vingt ans et qu'elle fût si belle, Comme un
ange attristé qui referme son aile, Elle ne me dit rien, ce soir de rendez-
vous. Si ta main tout à coup, chère âme, fut glacée, Si ta bouche perdit son
rire et ses baisers, C'est qu'un frisson mortel nous ayant traversés. Nous
eûmes tous les deux une même pensée. La mort inévitable et la fatale nuit
Qui devait, tôt ou tard, peser sur nos paupières Et réternel sommeil que Ton
dort sur les pierres Dans la vallée où nul soleil n'a jamais lui. Cette fin de
l'amour, comme de toutes choses. Ce silence des cœurs qui battaient
autrefois... Puis, autour du tombeau des pas, des bruits de voix, Et le
suprême oubli tout parfumé de roses I La foi des jours anciens a fini par
tarir, Nul ne pense bondir jusqu'aux cieux d'un coup d'aile; Et ne
comprenant rien à la vie immortelle, Chaque jour, en vivant, nous nous
sentons mourir.

L*AMOUR DIVIN. 235 Ainsi, rien ne devait rester de notre extase! Nos Jours délicieux devaient donc s'échapper Comme, goutte après goutte, et pour se dissiper, L'eau s'échappe à travers les fêlures d'un vase! Et tristes, nous songions. Le sifflement aigu Des bises se mêlait à la clameur des vagues; Et maintenant, perdu dans des souvenirs vagues, Je me rappelle un soir du temps où j'ai vécu.

VII. AUJOURD'HUI 0 clairs ruisseaux qui des collines Avec des
murmures coulez A travers les prés déroulés Devant vos ondes cristallines
Qui laissent, sous le ciel changeant. Voir un sable d'or ou d'argent ; Fraîches
fontaines où se baigne La lune aux tièdes nuits d'été.

î i L'AMOUR DIVIN. 237 Lorsque, déroband sa beauté Derrière
un nuage, elle peigne Ses beaux cheveux tombant à flots Sur ses épaules et
son dos ; Grottes, forêts sombres et vertes, Consolatrices des grands cœurs
Qui, fuyant les rires moqueurs, Après tant de douleurs souffertes Sous votre
ombre ont été chercher L'oubli du monde et se cacher ; i t 0 sentiers déserts,
pleins de roses, Pleins de parfums et pleins d*oiseaux, Brises chantant dans
les roseaux, à Fleurs sauvages à peine écloses — Tout ce que le riche
univers Porte en germe de printemps verts. Vous êtes à moi ! tous les
charmes Des magiciens d'autrefois Me retiennent au fond des bois : Vous
êtes mon rire et mes larmes, Et nos âmes ne font plus qu'un Suave et
mystique parfum.

238 L'AMOUR DIVIN. 4c * * A présent que mon âme est mêlée
à la vôtre. Nature dont j'entends les sanglots et les cris, Que celui qui fut
moi n'est plus pour moi qu'un autre, De ceux qu'on a connus et que Ton a
chérés; Que s'est évanouie au souffle des années La forme en qui j'avais
incarné mon amour, Et qu'entre deux feuillets je retrouve fanées Ces fleurs
que, tant ému, je reçus d'elle un jour ; A présent que vainqueur des misères
du monde Comme d'un cauchemar qui fuit à tout jamais, J'ai retrempé mon
cœur dans une mer profonde De force, de jeunesse et d'éternelle paix, Que
m'importe la mort? A qui m'arrache-t-elle? Quels adieux, quels sanglots me
briseront le cœur? Précipité d'un bond vers la vie immortelle, Je lègue ma
poussière à la nature en fleuri

L'AMOUR DIVIN. 23» Entre ses doigts puissants tout se
métamorphose ; Qu'elle fasse de moi tout ce qu'elle voudra 1 Et transformé,
mon être — oiseau, lumière ou rose — Dans Pair rayonnera, volera,
fleurira.

VIIIL MATIN Un adorable ciel de mai, Rose et frais ; le soleil va
luire, ' Et la terre à son bien-aimé Envoie un salut parfumé : Les oiseaux
vont chanter, les roses vont sourire. On sent frissonner sous les toits Un
rayon de lumière blonde; Au loin sangloter à mi-voix La source amoureuse
des bois, Et circuler dans Tair la jeunesse du monde.

L'AMOUR DIVIN. 241 Roses, violets, orangés, Flottant au vent
qui les soulève, De petits nuages légers Plus que des oiseaux passagers
Traversent retendue et passent comme un rêve. Et, dans leur vol vertigineux
Au travers de l'espace immense. Les beaux nuages lumineux Emportent
jusqu'au fond des cieux Mon cœur qu'ils ont grisé d'azur et de silence; Et
qui fuit dans l'immensité Parmi le satin et la moire, Ébloui, presque
épouvanté. Sur des flocons roses porté Et comme enveloppé dans un
brouillard de gloire. 21

IX. LES FÉERIES DE LA MER La mer, la mer! Oh! regardez là-bas La grande mer toute blanche de voiles! Le soleil d'or prend la mer dans ses bras Eh des baisers étincelants d'étoiles. Paillettes d*or, saphirs et diamants Font miroiter le riche écrin des vagues ; La nymphe glauque aux murmures charmants Peut prendre là colliers^ chaînes et bagues.

L*AMOUR DIVIN. W m Et le poète amoureux des splendeurs
En qui Ton voit s'épanouir la vie, Aux flots, aux deux, aux sereines
grandeurs Mêle son âme éperdue et ravie. Et vers le ciel 11 lève les deux
mains : Salut I salut! sainte beauté physique! Nous ignorons les sombres
lendemains. Mais roule, ô mer, ta profonde musique ! Quand verra-t-on
s'éteindre le soleil. Et quand la mer, la grande âme vivante. Ensevelie en
Téternel sommeil, Deviendra*t-elle un lit noir d'épouvante? Silencieuse
épouvante des nuits. Sans rayons d'or et sans ouragans sombres... Quand se
perdront les formes et les bruits Dans Tocéan mystérieux des ombres? Qui
le dira, soit-il prêtre ou savant? Hors le soleil, tout est obscur au monde :
Mais quelque jour se lèvera le vent Pour balayer l'existence féconde.

241 L'AMOUR DIVIN Mais nous, pourquoi penser à Tayer ?
Joyeuse mer, tu n'en es pas moins belle, Et le soleil) avant de se ternir, Jette
en nos yeux encore une étincelle. Et nous t*aimons, nature au cœur amer,
Grande nature impassible et divine I Quand d*un rayon tu réjouis la mer, La
volupté fait bondir ta poitrine. Et quand Famour de tes splendeurs nous
prend, Nous te donnons notre sang et nos âmes, Et le souci de Part
tranquille et grand Bouche nos yeux à la beauté des femmes. Nous savons
bien que nous ne pouvons pas A tout jamais nous suspendre à ta bouche; Et
que vers nous s'avance à larges pas La mort, Pâmante effroyable et
farouche* Mais va, sois belle, et nous f adorons. Que les- flots d'or et
d'azur soient ton trône; Nous courberons l'orgueil de nos grands fronts Sous
un rayon du couchant vert et jaune*

L*AMOUR DIVIN. 245 Et nous verrons saphirs et diamants,
Paillettes d*or et rubis des soirées Étinceler au cou des flots charmants.
Dans les cheveux des vagues empourprées! /

X 0 bon soleil, par qui tout se métamorphose, Pourpre qui vêts le sol et frissonnes sur lui. Dans les jardins du ciel tu Ves épanoui Gomme un large bouton de rose. » Quand la brise, apportant un parfum de fraîcheur, Soulève les cheveux des belles matineuses, Toi, tu sèmes dans Tair tes feuilles lumineuses Qui colorent Taiur d'une exquise rougeur.» « Gomme un prince aux splendeurs vraiment orientales Ou comme le plus grand des empereurs romains, Divine fleur, tu fais tomber sur les chemins Ta neige rose de pétales.

L'AMOUR DIVIN. 247 Il en tombe toujours I Chacun peut à
loisir Absorber à longs traits la lumière sacrée : La rose est toujours là,
radieuse, empourprée. D'où s'exhalent sans fin la vie et le plaisir.

XI. Que la brise du ciel est légère et joyeuse, Gomme en silence
au loin glissent les blanches voiles î Que la voix de la mer, grave et
religieuse» Monte tranquillement vers les belles étoiles I Oli ! quand la
sombre nuit apparaît, et déploie Ses ailes, lentement, comme un oiseau
sauvage. Moi, mon âme s*éveille — et ma plus grande joie Est d*écouter
rouler les galets sur la plage. Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel
rêvet L'Océan monstrueux me donne le vertige. La lune, que le flot fait
danser et soulève. Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige«

L'AMOUR DIVIN. 249 Là-bas de grands oiseaux traversent Taîr
tranquille, Mêlant à Tharmonie exquise du silence Le faible battement de
leurs ailes... la ville Rêve derrière moi qui me souviens el pense* Qu'il
ferait bon mourir par cette nuit si belle ! S*anéantir, mêler son âme à Tâme
errante Des parfums délicats que chasse devant elle La brise de la mer
quMls ont faite odorante ! Dans le monde des sons, des parfums et des
nues. Dans cet éblouissant et fantasque royaume Oû, subissant Teffort de
causes inconnues. Pour reparaître ailleurs fuit sans cesse Tatome I Ne plus
penser ; et dans la nuit fraîche et sereine Oû la lune d'argent sur les vagues
tournoie, En6n débarrassé de cette écorce humaine, Ne plus jamais pleurer,
même des pleurs de Joie 1

XII. L'air m'enveloppe et me caresse; Noyé dans la douceur du
bleu. Mon cœur déborde de tendresse Et je m'abîme dans mon Dieu. Bien
souvent, couché sur la terre, Je voudrais saisir le mystère De sa vie et de son
amour ; Je cherche à pénétrer son rêve, Et j'entends bouillonner la sève
Sous son vert corset de velours.

L*AMOUR DIVIN. 851 Femelle aux larges seins, Gybèle, 0
déesse, parleras-tu ? N'entends-tu pas que je Rappelle, L'âme aux lèvres,
tout éperdu? Je ne te ferai point de trêve, 0 terre, avant que tu soulèves Dans
des combats d'amour sanglants Ce voile épais qui te dérobe. Qu'on puisse
déchirer ta robe Et sentir palpiter tes flancs ! Je t'ai donné toute mon âme,
Pourquoi fuir quand jeté poursuis? Nature, es-tu tellement femme Qu'on ne
puisse t'aimer deux nuits? Que, les bras brisés de caresses*, La tête encor
chaude d'ivresses Et t'aimant jusques à mourir. Toi, depuis longtemps
assouvie. Tu nous rejettes dans la vie Pour recommencer à souffrir 7

S\$2 L*AMOUR DIVIN. * * * Malgré tout ta forme m*obsède, O
chère et lointaine beauté ; En dépit de ma volonté Je sens que mon faible
cœur cède. J'en reviens à me souvenir; Si nos cœurs une fois encore
Soupirent : no more — never more. Pourront-ils jamais en finir? • A cette
gloire qui m'enivre Lès yeux obstinément fermés, Dans un profond rêve
abîmés Nous ne savions qu'aimer et vivre. En face de la mer, debout, Sans
écouter sa voix profonde, Egoïstes, tout seuls au monde. Nous nous aimions
bien, malgré tout.

L*AMOUR DIVm. 253 Ma hautaine mélancolie S*est faite
hôtesse des forêts : J'avais cru que je t'oublierais — Je ne sais pas comme
on oublie. Quand la mer est comme un miroir. J'y vois ton image quand
même, Et c'est peut-être toi que j'aime Dans cette volupté du soir. Non, c'est
un souvenir douloureux, inutile, Le souvenir d'un bien qui ne reviendra pas
; Je ne puis à présent retourner pas à pas Au vallon du passé, joyeux et si
fertile. Des bords de l'horizon où tu semblés errer, 0 nuit paisible, monte au
ciel crépusculaire; Car la cime des monts d'une rougeur s'éclaire Et devant
le soleil je ne pourrais pleurer.

254 XUOUR DIVIN. Viens, ô nuit, et déploie en silence tes
ailes Sur la mer magnifique et triste qui s'endort : Les étoiles du ciel
versent des larmes d'or, Et je suis envieux des douleurs éternelles.

XIII. Mon cœur saigne en voyant passer les belles filles, Les filles qui s'en vont chantant ou bien rêvant. Légères comme un rêve et leurs cheveux au vent, Et prennent le chemin des obscures charmilles. Je ne les suivrai plus, les filles aux doux yeux, Par les sentiers obscurs qui se perdent dans l'ombre Où chuchotent sans fin de longs baisers sans nombre Qui font bénir la vie et dédaigner les cieux. Mon cœur ne se veut plus laisser prendre en leurs trames, En ces trames d'amour qu'elles savent ourdir, Et le printemps' a beau rênatre et reverdir» Je veux fermer mes yeux au sourire des femmes.

356 L'AMOUR DIVIN. Et pourtant, mon cœur saigne à les voir
s*éloigner, Leurs grands cheveux au vent, Joyeuses et légères; Les heures
d'autrefois qui me furent si chères Sonnent dans ma mémoire et vont encor
sonner, Et sonneront toi^ours, tant que les belles filles Passeront près de
moi me regardant un peu, A leur virginité disant un long adieu, Avant de se
livrer aux profondes charmilles.

XIV. Sans but, j*ai devant moi cheminé nuit et jour Bien des
nuits, j*ai songé devant le ciel paisible Sans qu'il tombât jamais du dôme
inaccessible Une larme d'étoile en mon cœur plein d'amour. Oh ! que les
temps passés sont loin! que je les aime! Et comme je voudrais me jeter à
genoux Devant la vision aux yeux chastes et doux Qui refoulait en moi le
doute et le blasphème ! Qu'Il ferait bon se voir et se presser les mains, Et
pleurer en songeant aux lointaines années. Et parfumer nos cœurs de tant de
fleurs fanées Dont notre insouciance a jonché les chemins ! 22.

258 L*AMOUR DIVIN. Le vent a balayé toutes ces chères traces. Et moi, dans la forêt des désespoirs perdu. Gomme pour mesurer mon cercueil étendu, J'entends hurler le vent lamentable qui passe.

XV. M*est-il pas un remède, et ne guérit-on pas? Dois-je compter mes jours comme des grains de sable Et les passer à regretter rirrépamable? Je ne sais quelle voix a murmuré tout bas. Je ne sais quel frisson me pénètre de joie, L*air est léger, le ciel semble rire et chanter; Est-ce donc que mon cœur ne peut plus palpiter Au long frôlement de la soie? Si je pouvais noyer son souvenir, brûler Avec ses lettres tout ce qui me reste d'elle. Avec quelle gaîté je serais infidèle, Que je me laisserais aisément consoler!

260 L'AMOUR DIVIN. Mais Je reste immobile et je ne peux rien dire, Bien qu'en face de moi, dans un rêve, là-bas, Blifle femmes soient là qui me tendent les bras Avec un étrange sourire. J*écoute, je regarde, elles vont s'envoler... Oh ! puissé-je mourir pour aimer Tune d'elles! Je les vois voltiger comme des hirondelles. Et ces oiseaux du ciel se mettent à parler. Écoute, écoute, je suis blonde. Ta maîtresse Tétait aussi ^ Mais ma tendresse est plus profonde... Veux-tu m'aimerî — Merci, merci! Je te trouve belle, qu'importe? Je suis comme un enseveli ! On a scellé sur moi la porte. Je suis enterré dans l'oubli. — Écoute, écoute, je suis brune : Mon front, sous ses longs cheveux noirs, A la pâleur du clair de lune Et la tristesse des beaux soirs.

L'AMOUR DIVIN. 261 Veux-tu de moi? — Mon cœur se lève...
Tu n'as, vaine ombre de plaisir, Ni le sourire de mon rêve NI la forme de
mon désir, — Écoute, écoute, je suis rousse; On me dit, aux pays lointains,
Très-cruelle; mais je suis douce Gomme la fraîcheur des matins. — A
Tombre des mélancolies J'ai senti mon cœur se fermer ; Je ferais pour toi
des folies, Mais je ne pourrais pas t'aimer.

XVI. Pourquoi tenter d'aimer? Solitaire et farouche, A quoi bon
dépenser tant d'efforts superflus? Une telle amertume a desséché ma bouche
Que jamais les baisers n'y refleuriront plus. Puis-je donc, secouant Tennui
qui me torture, Étreint par ces désirs venus on ne sait d'où, Pour mordre à
belles dents une ample chevelure Dans des spasmes d'amour me rouler
comme un fou? Et puis-je aux soirs d'automne et sous la lune amie Qui de
ses rayons blancs satine l'oreiller Bercer une autre enfant sur mon cœur
endormie, D'un baiser sur le front n'osant la réveiller ?

L'AMOUR DIVIN. 263 Ah! puisque le printemps me fait l'âme glacée, Qu'on me voit frissonner au clair soleil de mai, C'est, hélas ! que mon âme épuisée et lassée A perdu sa vigueur pour avoir trop aimé. ê Les roses plus d'un jour peuvent vivre sans doute Dans la fraîche rosée et la clarté du ciel : Moi, j'ai tout effeuillé pour parfumer la route Où passait mon amour qui semblait éternel. 0 bien-aimée, alors le flot blond de tes tresses Devait m*illuminer toujours de rayons d'or; Je mentais à mon cœur en faisant ces promesses. Et je n'ai pas le cœur de lui mentir encor.

XVII. Une nuit je marchais dans la campagne obscure; Je
cherchais, à travers les bois et les ravins, Ce calme et cette paix du cœur
vraiment divins» — L'inébranlable temple où siégeait Épicure. Mais', je ne
sais pourquoi, j'eus un frissonnement : J'avais dans les cheveux des perles
de rosée I Toute cette nature endormie, apaisée, Plus cuisant et plus vif
réveillait mon tourment. Et la lune — c'était l'heure qu'elle se lève. Vint à
s'épanouir comme une large fleur. Je lui criai : « Descends jusqu'au fond de
mon' cœur, Cache-toi dans ma vie et parfume mes rêves. »

L*AMOUR DIVIN. 265 Et dans sa souriante et fière majesté Elle continua d'éclairer la colline; Chaque rayon m'était comme une javeline * Dont la pointe fouillait mon cœur ensanglanté. Elle était aussi blanche, aussi froide qu'un cierge; Cette pâleur de mort, cet air silencieux, Je crus voir un convoi qui passait dans les deux. Et je tendis les bras vers l'implacable vierge!... Mais la lune est si haut qu'on ne peut lui parler. Elle n'écoute rien, cette orgueilleuse reine! Et Ton pourrait mourir sans qu'elle prit la peine De vous faire un sourire et de vous consoler. 23

XVIII. Tu m'as tendu les bras, ô puissante déesse. Nature qui semas, dans ton luxe inouï, Les astres par milliers dans le ciel ébloui. Gomme les tourbillons d'une poussière épaisse. Tu me disais : « Ton cœur a saigné de tendresse Pour un rêve léger qui s'est évanoui; É Veux-tu m'aimer d'amour? » — Et vaincu, j'ai dit oui, Croyant boire à ton sein l'éternelle jeunesse.

L'AMOUR DIVIN. 261 J'ai façonné mon cœur à de telles
amours Qu'en me voyant passer silencieux toujours Les autres me
craignaient et m'appelaient un sage. Je ne sais pas si, comme une femme, tu
mens ; Mais tes soupirs de feu m'ont brûlé le visage Et tu m'as étouffé dans
tes embrassements.

XIX. Dans les splendeurs orientales Se lève le soleil en feu ; Voici
qu'il neige des pétales De roses blanches, dans Pair bleu. O brises d'avril,
matinée Où, s'éveillant d'un air vainqueur, Les fleurs de la nouvelle année
Ont toutes une perle au cœur I Musique allègre ou solennelle, Longs
murmures, soupirs des bois Qu'un vent emporte sur son aile, Doux comme
un soupir de hautbois ;

L'AMOUR DIVIN. 26» Extase infinie et muette Que traverse
joyeusement Le cri perçant d'une alouette Dans les hauteurs du firmament !
Je dois être heureux, car la vie Embaume et chante autour de moi, Et
semble folâtrer, ravie. Pleine d'un indicible émoi; Je dois être heureux, car
les choses S'épanouissent au soleil, • Devant moi, l'amoureux des roses Et
de l'aurore au front vermeil. Jamais dans les rêves étranges Que j'ai si
tendrement aimés, Où je voyais passer des anç;es Éblouissants et parfumés,
23.

*270 L'AMOUR DIVIN. Non» jamais mon cœur et ma tête
Gomme en ce matin enchanté N'ont eu si merveilleuse fête De mélodie et
de clarté. Jamais senteurs si pénétrantes • N'ont grisé mon âme et mes sens,
Gomme si les brises errantes Roulaient des nuages d'encens. L'azur
étincelle et flamboie Gomme un gigantesque saphir, Et la terre bondit de
joie Sous le fouet cruel du désir. * * Je dois être heureux, mais la vie Ne
peut secouer ma langueur, Ou faire fleurir quelque envie Dans l'affreux
désert de mon cœur.

L'AMOUR DIVIN. 271 Tout passe autour de moi : la brise, La
chanson des bois, l'air des champs. Sans que rien m'échauffe ou me grise»
Souffles, rayons, parfums et chants. Le sombre et froid oubli retombe Sur
mon âme comme un linceul, Car j'ai mis mon cœur dans la tombe Et depuis
}ongtemps, je suis seul. Un souvenir me hante encore; Cest le passé qui
vient me voir , Et comme un rouge météore Illumine mon désespoir. * *
Mois d'avril, coupe fraîche et pure Où chacun s'enivre d'amour. Tu as ravivé
la blessure Qui saigne à mon flanc pour toujours ;

272 L'AMOUR DIVIN. Et ta voix légère et sonore, Du plaisir
fêtant' les élus, Me fait trouver plus douce encore Une voix que je
n'entends plus I Mais quoi ! ma tristesse est un leurre, Je ne peux même
plus souffrir; Au printemps Ton rit ou l'on pleure, Et j'ai vu mes larmes
tarir. » Mon cœur ne bat plus; ma pensée Qu'a tuée un dernier sanglot.
Flotte au hasard toute glacée. Ainsi qu'une morte sur Teau. Toutes ces
choses sans pareilles Disparaissent de devant moi ; Les fleurs suaves et
vermeilles Pâlissent et meurent d'effroi.

L*AMOUR DIVIN. 273 Partout je vois Therbe qui sèche ; Et le
beau matin enchanté Qu*éveillait une brise fraîche Est frappé de stérilité.
Les arbres» pareils à des ombres, Gémissent, tordant leurs bras nus, Et les
vents qui deviennent sombres Soufflent des poisons inconnus. Le monde est
un désert sans borne Où brûle un implacable jour, Et que traversent, le front
morne, Les désenchantés de l'amour.

XX. Uj native land, good night. Btron. Éteignant ses pâles étoiles,
Rougit le ciel oriental ; Le vent de mer gonfle nos voiles Pour quitter le
pays natal. • Sachant comme le sort est traître. Je vais aller au cabaret Pour
la dernière fois peut-être Boire un verre de vin clair.

L'AMOUR DIVIN. 215 Ce soir donc, Je suis ma fortune Au
caprice léger du flot, Et je regarderai la lune Battre des entrechats sur Teau.
La vie, ah ! c'est une misère Pour qui vit ses rêves trahis ! Et cependant
mon cœur se serre En quittant le sol du pays. Mais je suis las de vivre à
Taise Sous notre ciel toujours clément, Et je veux dans la brume anglaise
Voguer mélancoliquement. Or, avant que le soir ne vienne, Tavernier qui ne
comprends pas, — Je veux te raconter ma peine Et pourquoi je m'en vais
là-bas. Sache donc qu'une matinée On me vit tomber amoureux, Et que
pendant toute une année Je vécus comme un bienheureux.

376 L'AMOUR DIVIN. Mais tout au inonde est périssable;
Depuis que mon amour a fui» Mes jours, comme des grains de sable,
Roulent au souffle de Tennui. A présent, je ne vois personne, Je suis triste et
je me souviens!... Mais j*entends la cloche qui sonne, Je finirai si je
reviens. * * A rheure de la marée haute Nous sommes partis : c'est fini. On
voit le sommet de la côte . D'un rayon de lune jauni. * Tout s'efface. A
travers le monde Je vais promener mon ennui, — Ou me coucher sous Teau
profonde... Mon pays natal, bonne nuit I

XXI. Awajl Awajf Btrom. Allons, la mer est belle et la brise se lève, Les étoiles du soir palpitent dans les cieux; 0 vaisseau du hasard, sur Tocéan du rêve, Emporte-nous si loin que falaise ni grève Ne trouble plus jamais le calme de nos yeux. Toi seul peux me comprendre, infini d'amertume, Ta grande voix est chère aux cœurs désabusés ; Noir sur le pâle ciel le steamer crache et fume, Et moi, Je vois flotter dans la blanchâtre écume Mon illusion morte et mes espoirs brisés. 24

*278 L'AMOUR DIVIN. . DonneraKje une larme à la terre
adorée Où tous mes souvenirs reposent à jamais? Ah! la voûte d*azur
splendidement dorée M*invite à noyer tout dans la coupe sacrée De Textase
divine et de la grande paix. La mouette en passant m'effleurera de Taile £t
s'enfuira dans Tair, pareille aux jours perdus — Et, sentant que mon âme à
Tunivers se mêle, J'appuierai, sombre amant d'une Beauté nouvelle, Mes
deux bras sur mon cœur pour qu'il ne batte plus.

XXII. A LORD BYRON Ah! vivre comme toi, grand cœur
désespéré, Et mourir comme toi sur la terre étrangère ; S'enfuir en Orient
pour chiercher la lumière, Et chanter jusqu'au bout comme un cygne sacré.
Ayant tout épuisé, Tamour, le vin doré, Toi, tu n'attendis pas le commandeur
de pierre; Et tu sus te créer une ivresse dernière, Trépassant en héros et de
gloire entouré.

280 L*ÂMOUR DIVIN. Oui, la mer te lassait de sa plainte
éternelle, Car ton ftme, ô Byron, était plus grande qu'elle ; Et, fatigué de
tendre à Tlnconnu tes bras, Tu voulus d'un seul bond te jeter dans Pablme,
O poète immortel, effrayant et sublime Qui mourus pour un rêve et qui n'y
croyais pasi

XXIII. Par une nuit d'été délicieuse et triste (Des nuits qui font chanter nos souvenirs en nous). Je voguais, caressé par le vent frais et doux Sur une mer gris-perle aux reflets d'améthyste. Que les parfums du soir répandaient de langueur! Quel brouillard délicat, léger, flottait sur Tile ! Ah ! les larmes ont dû, par cette nuit tranquille. Monter à bien des yeux et gonfler bien des cœurs! Tous ceux dont Tâme encor naïve et vigoureuse Vers rinconnu tendait ses deux ailes, — ceux-là, Quel vent mystérieux dans leur cheveux souffla, Qui les lançait au large en pleine mer jeteuse ! 24.

282 L'AMOUR DIVIN. Et ceux dont la douleur avait brisé
Tessor, Qui vivaient du passé comme d'un divin rêve. Oh! pour ceux-là,
combien s'élevaient sur la grève De tendres souvenirs qui les charmaient
encor! La mer, silencieuse et palpitant à peine. Brillante de clartés étranges,
paraissait Le miroir où la nuit amoureuse tressait, En souriant, ses lourds et
beaux cheveux d'ébène. * * * Les yeux au ciel où vers de mystiques amours
Fuyait la blanche lune ainsi qu'une colombe, Et Toreille attentive aux
clapotements sourds Des rames s'abattaqt sur les flots de velours. Je
descendais en moi comme dans une tombe.

L'AMOUR DIVIN. 285 Gomme dans un caveau solitaire et glacé
Où les morts sont couchés dans des poses tragiques. Gardant la mine, encor,
de leur orgueil passé; Mais le vol des hiboux les a seul caressés, , Et le vent
de la nuit est leur seule musique. Dans ce caveau gisaient souvenirs et
rancœurs, Suprême illusion — chimère décevante, Gomme des morts que
nul n'a suivi de ses pleurs ; Et les coups de poignard qui leur saignaient au
cœur Me faisaient frissonner d'horreur et d'épouvante. Ah I dans ce
moment même, et sous la grande nuit Qui sur mille douleurs ouvrait ses
larges ailes, Plus d'un, que le sommeil dès longtemps avait fui. Promenait
sur la plage un amoureux ennui Et regardait briller les étoiles cruelles. Peut-
être pleurait-il, et, tourné vers la mer. Laissait couler les pleurs sur sa face
pâlie Avec la volupté d'un mal longtemps souffert; Mais moi, quels pleurs
pourraient tomber dans mon enfer, Et quelle volupté dans ma mélancolie?

284 L*ÂMOCR DIVIN. Moi-même, j'ai tué mon cœur Pourrais-je donc. Brusquement repent, par cette nuit sublime Qui me Tait plus souffrir de mon morne abandon. Évoquer un fantôme et demander pardon A ma jeunesse morte, — et morte par mon crime? * * * La nuit commençait à pâlir, Craintive — on l'eût dite pâmée, Gomme, entendant la voix aimée, Une vierge se sent moucir. Et vers sa demeure emperlée. Jetant un sourire d'argent La lune, d'un pied diligent. Avait fui, charmante et voilée.

L*AMOUR DIVIN. 285 Nous étions bien loin des maisons Où
Ton rit et pleure, où Ton aime, — Voguant, sans un adieu suprême, Là-bas,
vers les grands horizons. Bien loin de la cendre glacée De tous lessouvenirs
éteints Qui, légère, au vent dos matins En tournant s'était dispersée. Et les
rameurs ne chantaient pas; Nous allions, la voile gonflée, Sous la grande
voûte étoilée, Sans savoir où, toujours là-bas... Et cependant qu'à pleine
voile S'enfuyait le svelte bateau, Je me roulai dans mon manteau Et je
dormis sous les étoiles.

\ XXIV. L'océan qui roule sa plainte A travers Tabîme des. deux
Est comme un grand verre d'absinthe Qui tenterait la soif des dieux. Il
clapote, verdâtre et sale. Dans son enceinte de rochers Que Tonde, Pair et la
rafale Ont Inutilement rongés. Malgré ton écœurante écume, 0 coupe des
désespérés, Bien des cœurs dans ton amertume Se sont déjà désaltérés.

L'AMOUR DIVIN. 287 Plus d'un dont le destin sévère Avait
torturé le cerveau Est demeuré au fond du verre Dans une fraîcheur de
tombeau. Tous ceux qui dans la coupe immense Ont bu, sont tombés ivres-
morts. Mais ton indicible clémence Les a délivrés du remords. * Quant à
moi, faible cœur qu'agite Je ne sais quel espoir sans but, En face de la mer
j'hésite Comme un qui n'aurait jamais bu. Rien qu'à la voir, je me sens ivre
D'un insatiable désir; Mais j'ai la lâcheté de vivre Tout en souhaitant de
mourir.

2&B L*AMOUR DIVIN. * * * Je m'en irai, la face pâle, Rôder
sur ton immensité Qui parfois — miroitante opale — Garde un sourire de
Tété. Mais J*aimerai surtout Tablme Quand il sera sinistre et vert, Et qu'au
loin le grand ciel sublime Sera le ciel blafard d'hiver. Et je froncerai les
narines Afin d'aspirer à longs traits Ces amères odeurs marines Qui passent
dans un souffle frais. Comme une bête carnassière Tu subiras l'orgueil
humain, 0 gouffre I et moi, sur ta crinière — Tremblant — je passerai ma
main.

L'AMOUR DIVIN. 289 Et, cloué au pont par la crainte, Du moins
sans but je flotterai Sur l'océan couleur d'absinthe Où ma raison aura
sombéré. 25

XXV. L'ART JMrai bien loin, bien loin, fendant Técume blanche,
Avec un compagnon sinistre à mon côté

L*AMOUR DIVIN. 291 Je me souviens qu'après le deuil de ma
jeuDesse, Pris d'une passion invincible, j'ai cru Trouver en la nature une
immense tendresse Et qu'elle, en ma douleur, ne m'a point secouru. Mais
toujours près de moi comme un spectre livide Le sombre compagnon me
regarde; et sitôt Que je vais pleurer, triste à me sentir si vide, Il me frappe
au visage et me dit : memento ! Je ne suis jamais seul. Si mon ennui sans
borne Est prêt à m'inonder, lui, de son maigre doigt Il me montre une page
inachevée, et morne Me répète sans fin : Travaille, et souviens-toi. Ah! je te
comprends bien, frère bizarre et triste Qui m'accompagneras jusqu'au seuil
du tombeau ; C'est inutilement que mon cœur te résiste, Je subis à jamais le
vertige du beau. Ton nom est l'art divin, l'art éternel, ô frère Qui ne me
laisses pas dormir! c'est l'art jaloux Qui me fait exhumer de leur froide
poussière Tant de lettres d'amour et de gais rendez-vous ;

292 L'AMOUR DIVIN. Qui me force, mourant, à revivre ma vie,
A redire, impassible et sans pleurs dans la voix. L'histoire de mon cœur et
ma peine infinie Aussi paisiblement qu'un oiseau dans les bois.

XXVL Nous portons les flambeaux qui doivent luire au monde,
Aussi nous finissons par nous brûler les doigts; Et, pour admettre tous les
rêves à la fois, Nous nous ouvrons au flanc une entaille profonde. Il nous
faut affronter l'ouragan noir qui gronde, Pour entendre vibrer la grande âme
des bois ; Aux lueurs des éclairs déchirant les airs froids. Dans le sombre
océan il faut jeter la sonde. 25.

^04 L*AHOUR DIVIN. Quand orgueilleusement nous regardons
les deux. Le vautour du destin vient nous fouiller les yeux, Et sanglants,
nous roulons en criant sur Tarène. Il faut souffrir bien plus pour paraître
vainqueur ; Moi, ce pauvre lambeau de pourpre que je traîne. Je Tai teint
dans le sang le plus pur de mon cœur.

XXVII. POUR LE JOUR DES MORTS C'est Tautomme : buvons
à la santé des morts. Ou bien, s'ils sont heureux, s'ils dorment sous la
terreUn éternel sommeil dans l'ombre du mystère, A la santé de nos amours,
vivants ou morts! Pour ces amours défunts faut-il que Ton s'émeuve Z Il
n'en reste pas plus que d'un verre de vin. Or, frileuse, et songeant au
renouveau divin, La terre s'enveloppe en sa robe de veuve.

296 L'AMOUR DIVIN. Buvons au temps fatal qui ne revient
jamais, Et qui dort, embaumé, froid comme une momie. 0 toi qui me parlais
d'amour, chère endormie! Ne me réveille pas — laisse-moi boire en paix.

XXVIII Hélas! il est trop vrai, le temps seul est vainqueur Et nous pouvons survivre à la passion morte. En dépit de Télan qui souvent nous emporte, Nous avons le cerveau plus puissant que le cœur. L'égoïsme éternel, roi féroce du monde, Voit tomber à ses pieds tous nos rêves brisés... Qui sait ce que le vent a fait des longs baisers Qu'il nous prit, une nuit énervante et féconde? Pourtant, je me souviens encor. — Le sombre ciel M'a vu lever vers lui des mains désespérées. Quand, Tesprit débordant de visions sacrées, J'écoutais palpiter l'amour universel.

298 L*AMOUR DIVIN. Je rêvais Tharmonie immortelle et divine, Je voulais qu'une voix se levât dans la nuit, Qu'une forme apparût et soudain m'éblouît Et que ce cœur gonflé me brisât la poitrine! Mais depuis, j'ai compris. L'impassible univers S'est réveillé, superbe et revêtu de gloire. Flagellant sans pitié de son chant de victoire Tous les p'aisirs tentés et tous les maux soufferts. Et cette vision m'a bien suffi. Je tire Entre la vie et moi le rideau de l'oubli; Je vivrai désormais comme un enseveli Sans que l'espoir en moi puisse une fois sourire. Et je me construirai je ne sais quel château Que hantera le spectre épouvantable et triste Du souvenir glacé qui se dresse, et persiste À jet^r sur mon front l'ombre de son manteau. ■
L'illusion, l'amour des choses entrevues, La beauté de la vie épanouie un jour Dans quelque œuvre pourront revivre tour à tour Et flamboyer pour moi de leurs splendeurs perdues.

L'AMOUR DIVIN. 299 Et que m'importerait d'avoir été vaincu
Par mon &me impuissante et sitôt assouvie, Si je pouvais renaître et
composer ma vie Avec le souvenir de ce que j'ai vécu?

XXIX. Les mendiants sans pain qui vont vendant des fleurs Sont
tes pareils, poète, amoureux de la vie Qui n'en as rien que Tombre, et dont
la vaine envie Trouve dans sa grandeur de plus grandes douleurs. r Ces
roses de plaisir aux joyeuses couleurs. Tu ne peux les porter à ta lèvre ravie;
D'un éternel souci ton âme poursuivie N'a pas la liberté du sourire et des
pleurs.

L'AMOUR DIVIN. 301 Va, pauvre charlatan, sur les places
publiques; Fais des strophes en deuil pour les mélancoliques Et des sonnets
musqués pour ceux qui font leur cour. Allons, rugis d'horreur, tressaille
d'allégresse! Mais ton cœur ne sent rien, Fart t'a pris ta jeunesse» Et Tamour
de Tamour ne donne pas Tamour. 26

XXX. Vin de topaze, d'or, de rubis, d'améthyste, O recours éternel
des désespoirs humains! Je f appelle, je prends la bouteille à deux mains :
Coule dans ma poitrine, O vin joyeux ou triste I Va-t'en jusqu'à mon cœur,
mon lamentable cœur, Berce-le dans tes flots, tant mieux si tu le noies! Et
fais chanter en moi le souvenir des joies Dont m'emplissait jadis ta
puissante liqueur. Monte jusqu'à ma tête, et que ma tête flambe; Fais
comme deux charbons étinceler mes yeux; Donne-moi la folie et l'ivresse
des dieux, Que je puisse hurler un dernier dithyrambe.

L*AMOUR DIVIN. 303^ Je suis triste à mourir, triste comme la nuit. Mais n'es-tu pas le fils de Tardente lumière? Rends-moi donc ma jeunesse et ma force première, Chasse le cauchemar qui toujours me poursuit. Goule à flots, resplendis dans le cristal des verres, Que les verres choqués sonnent joyeusement; Et que mon front s'empourpre à ton rayonnement, O vin, dernier recours des humaines misères!

XXXI. Je suis donc enfermé dans cette étroite chambre. J'ai vu les ciels lointains dont le bleu velouté S'empourprait au couchant glorieux de septembre, Et la houle des mers sans fin m'a ballotté. Mes rêves ont marché comme des hommes ivres, Je n'ai plus d'espérance et je n'ai plus d'amour ! Ici j'ai retrouvé des plumes et des livres, Mais nul baiser de paix n'a fêté mon retour. O nature, chimère atroce et décevante! Comme une perle, j'ai cherché ce Dieu rêvé : Mais je suis revenu tout pâle d'épouvante, Car j'ai fouillé le gouffre et je n'ai rien trouvé.

L'AMOUR DIVIN. 305 Je croyais, ô nature indiciblement belle,
Que tu me bercerais dans tes bras jour et nuit. Et j'entendais ta voix — car
ta voix nous appelle Pour nous laisser mourir de douleur et d'ennui. Tu sais
que j'ai saigné d'une large blessure, Et je te demandais le sommeil et l'oubli
I Mais j'aurais mieux aimé, marâtre, sois-en sûre, Me coucher au tombeau
que d'entrer dans ton lit. Enfin, tant pis. J'ai vu des prés, des bois, des roses,
J'ai vu rouler la mer, et la terre fleurir : Mais je n'ai jamais vu que
d'insensibles choses Dont l'âme était partie, et vivant pour mourir. 26..

XXXII. Adieu la mer I je suis repris Par les sombres flots de
Paris, Aussi morne, aussi monotone. 0 soleils couchants, les derniers Dont
notre œil ébloui s'étonne ! Au vent furieux de l'automne Se tordent les
grands marronniers. Sur ma main appuyant mes tempes A la fauve clarté
des lampes. Feuilletant bouquins, manuscrits, • Grimoires d'un âge
effroyable Et dont les rats se sont nourris. J'ai l'air d'appeler des esprits Et
de vendre mon âme au diable ;

L*AMOUR DIVIN. 30T Il ne viendra pas : travaillons.

J*étoufferai sous les b&illons La voix de mon désir qui crie. L*amour
humaint Tamour divin, Tout m'a menti, — hier fleurie, Ma rose d'amour est
flétrie » J'ai vidé mon verre de vin. Puisque Tamour est périssable. Qu'il fuit
comme des grains de sable Entre les doigts des amoureux ; Et puisque la
beauté des choses. Insensible, lasse nos vœux. Et jette à peine em nos
cheveux Deux ou trois pétales de roses, 0 muse au front sévère et doux, Je
veux te jurer à genoux Un amour pieux et fidèle ; Les yeux fermés — car le
ciel bleu Pour rêver, pour aimer m'appelle — En cherchant la gloire
immortelle J'aurai l'air immortel pour Dieul

The text on this page is estimated to be only 0.86% accurate

AâHE 3i wee ' > ^s Rf>w

XXXIII. Oui, pour Dieu. Je ferai palpiter dans les cieux Les
étoiles, ainsi que des yeux de lumière, Et, pâle de tristesse et le fro(Lt
soucieux, La lune versera des larmes sur la terre. Les arbres sauront bien
que sous Tombrage épais De leurs rameaux tendus pour bénir de beaux
couples L*amour trouve toujours le silence et la paix. Et les gazons seront
merveilleusement souples. Vous sentant déchirer, pâquerettes des champs,
Vous ne vous plaindrez pas et vous serez charmées : Les doigts des femmes
sont aussi doux que méchants, Ne leur en voulez pas de se vouloir aimées!

[L'AMOUR DIVIN. 300 Le soleil sourira sur le inonde ébloui !
Et la mer, miroitant comme une immense armure, Pleine de diamants et se
tournant vers lui, Lâissei^a s*échapper son âme en un murmure. 4e Dans
ma pensée à moi, qui ne veut s'enfermer Dans la réalité qui Tétouffe, les
choses Se laisseront de liaine ou d'amour enflammer. Et Tunivers, parmi
tant de métamorphoses, S'écouterà marcher, respirer, vivre, aimer,
QuMmporte que ce Dieu, que cette âme du monde Ne soit qu'un songe et
qu'une immense vanité. Et que roulant dans une obscurité profonde, La terre
flotte ainsi qu'un vaisseau ballotté Sur une mer où nul n'a pu jeter la sonde?

310 L'AMOUR DIVIN. Est-il vrai que ce Dieu n'est qu'un espoir déçu? Car la foi Tabandonne, et la raison le nie. Mais ce rêve divin que tous nous avons eu, Ce symbole d'amour, de beauté, d'harmonie. Il existe depuis qu'un cerveau l'a conçu. Le monde n'en sait rien, soit ! au hasard poussée La fleur embaume et n'en sait rien ; le ciel sacré Ignore sa splendeur, et la mer apaisée N'a jamais soupiré d'amour... Mais je mettrai En tout ce que je vois mon âme et ma pensée. Matière déchaînée, air, océan ou feu, Va, précipite-toi comme un taureau qui meugle! Sois le sombre chaos ou le riant ciel bleu ; O monde, malgré toi, monde sourd, monde aveugle. Je te ferai vivant et je te ferai Dieu I

XXXIV. EPILOGUE Plein d'espoir, affamé d'un plus large horizon, J'ai traversé le monde. O forêts séculaires. Dans l'âme épouvanté, j'ai scruté vos mystères, Et vos enchantements ont troublé ma raison. Gomme une chèvre, au flanc des roches escarpées, Je me tenais debout, les bras tendus aux deux : Dans le couchant j'ai vu des guerriers furieux Qui brandissaient en l'air leurs sanglantes épées.

312 L*AMOUR DIVIN, Des hommes dans le vent hurlaient
échevelés. Des sorcières passaient et chevauchaient les nues. Et quand le
soir tombait plein d*horreurs ^inconnues» Un souffle m*enlevait jusqu'aux
cieux étoiles. La mer avait des voix terribles et profondes Qui me
bouleversaient et me faisaient pâlir ; Dans des rêves sans fin je me sentais
mourir Et je roulais parmi le tourbillon des ondes. Savais saisi le verre à
mes lèvres tendu ; Je buvais, chancelant d'une ivresse sublime, — Et la
nature était un effrayant abîme Sur lequel se penchait mon esprit éperdu. * *
Ah I quand mon cœur blessé d'une douleur cruelle, Se sentant las d'aimer
pour la première fois, S'était réfugié vers sa mère immortelle Croyant
trouver la paix à l'ombre des grands bois,

L'AMOUR DIVIN. 313 11 ne se doutait pas que tant de solitude
Épuiserait sa vie et le dessécherait, Et le rendrait pareil aux arbres noirs et
rudes Quand la dent de Thiver a mordu la forêt. Il ne comprenait pas que
Tâme tout entière S'absorbe au sein profond des choses, que les cieux
Emplissent nos regards d'une telle lumière Que rien n'existe plus devant
nos faibles yeux. Et lorsque, fatigué d'errer comme un fantôme Sur Peau
silencieuse et sur les monts déserts, Les yeux en vain tournés vers
Timmuable dôme Les bras en vain tendus dans le vide des airs, * J'ai voulu
reposer mon front sur la poitrine D'un être qui m'aimât et qui pût me parler.
Je n'ai vu devant moi qu'une splendeur divine, Qu'un sourire infini qui ne
peut consoler. 27

3U L*AMOUR DIVIN. * . Que devenir, puisque la vie N'était
point lasse de fleurir, Et puisque ma chair assouvie Ne pouvait même plus
souffrir? • J'ai fui loin des bois solitaires Dont le parfum m'est un poison
Et des sentiers pleins de mystères Qui m'ont égaré la raison. Je suis revenu
vers les foules À rétpurdissante clameur Qui sait, mieux que le bruit des
houles, Étouffer les cris de douleur.

L*AMOUR divin! 315Mais la ville m'était déserte ! Les femmes
passaient et riaient, Et du fond de leur tombe ouverte Mes vieux souvenirs
s*écrisiaient :

316 L'AMOUR DIVIN. J'aime eacor les nuits sans pareilles Et les
soirs pleins d'enchantements OÙ résonnait à mon oreille La musique de nos
serments. Tendresse de la femme aimée Qui m'enchaînait près de son cœur
Dans une étreinte parfumée, Ton souvenir reste vainqueur! Et toi, grand
océan sublime, Mouvante lumière xles flots, Vagues énormes dont la cipne
Lançait au ciel les malelots, Ce que j'ai dépensé de vie De souffrance et de
plaisir fou. Double chimère poursuivie. Vous m'avez tout pris — gardez
tout! Défunt amour, sans épouvante Je descendrai dans ton caveau; P mer,
qu'il éclaire ou qu'il vente. Je te serai toujours dévot.

L'AMOUR DIVIN. 317 Et VOUS serez mes deux idoles, Parce
que j'ai vers vous lancé Mes rêves comme des gondoles Au clair de lune du
passé. FIN.

TABLE LA FLEUR DES EAUX. Pages. Envoi S I. L*air est
plein d*uQQ odeur exquise des lilas. ... 7 II. Je m'étais enivré d'espace et de
ciel bleu. 9 III. Les feuilles dans les bois commencent à roussir. . 11 IV.
Le vent dans les rochers sifQait et mugissait. ... 15 V. Tes yecx 17 VI. J'ai
rencontré mon idéal 19 VIL ÉLÉGIE 21 VIU. Je mettrai sur ta bouche
entr'ouverte et fleurie. . • 22 IX. La mer tranquille et grande, reino 24 X. Je
t'aime comme la santé ' 26 XI. La nuit était tranquille et ténébreuse; à peine.
. . 28 XII. Madrigal *...'. 30 XIII. Nous nous aimerons au bord d'un sentier
32 XIV. Amour, pensers d'amour, rêves subtils et doux. . . 34 XV.
Mignonne, es-tu dévote et fais-tu ta prière? 36 XVI. Ce jour-là, vous
songiez. Qui pouvait remplir, chère. 38 X VIL 0 ma chère, qu'il t'en
souviennne 1 Et qu'il te plaise 39

320 TABLE. XVIII. Je meurs d*amoar, je suis amoureux comme un chien 41 XIX. S'il me fallait mourir le premier soir d'amour. 43 XX. La Ndit bienheureuse '45 XXI. En revenant, je regardais 47 XXII. Le Duo des amoureux 49 XXIII. L'Autre Nurr 51 XXIV. Mignonne, il est des hypocrites 53 XXV. Tes cheveux 55 XXVI. a Vous m'avez appelée, et moi j'ai répondu. . 57 XXVII. Malgré tant de chansons sur tes yeux et ta bouche 59 XXVIII. Chanson 60 XXIX. On entendait encore au loin, dans l'air du soir. 62 XXX. Pourquoi regardes-tu toujours l'horizon triste. 65 XXXI. Mais si cette nature est triste, que t'importe. 67 XXXII. M'aimes-tu? le caprice ou le besoin d'aimer. 69 XXXIII. J'ai pendant longtemps caressé ce rêve. ... 71 XXXIV. Et nous coucher ensemble, immobiles et froids. 72 XXXV. N'as-tu pas des frissons, parfois 74 XXXVI. Non, les baisers d'amour n'éveillent point les morts 77 XXXVII. Je regardais la mer où venait se mirer. ... 79 XXXVIII. L'automne est passé, l'hiver est veau. ... 81 XXXIX. Sérénade en hiver 83 XL. Après avoir marché sur la route durcie. ... 85 XLI. Réveille la vigueur de tes sens épuisés. ... 87 XLII. And good night indeed 89 XLIII. C'est une belle nuit glacée 91 XLIV. Le dernier oîseaii de l'année 93 XLV. Le stupide hasard qui gouvernée le monde. . . 96 XLVI. Car toi seule es pour moi la jeunesse du monde . 98 XL VII. Quel son lamentable et sauvage 100 XLVIII. Le ciel tranquille sur nos têtes 102

TABLE. 321 XLIX. Elle devait partir au point du jour. Mes yeux.
. 104 L. Oh! par le ciel qui fut si tranquille et si bleu. 106 » LA MORT DE
L'AMOUR. * L J'étais Tenfant sacré de la grande Nature* ... 111 IL Paris,
terrible et grand — aussi grand que la mer 113 m. Chant d*amoor 115 IV.
Nos souvenirs, toutes ces choses 117 V. G*est novembre. C'est le mois 119
VL Le Souvenir 121 VII. Moi, par la neige et par la bise 123 ^ VIII. Mon
amour d'antan, vous souvenez-vous? . . . 125 \ IX. Ses cheveux avaient les
parfums étranges. ... 127 X. Les souvenirs les plus lointains 128 XL Las! où
sont les neiges d'antan? 130 XII. Me rappelant, T&me charmée 132 Xin. Tu
t'en venais à moi par les longs soirs d'hiver. 134 XIV. Aimée, aux jours
lointains où nous nous reverrons 135 XV. Quand verrons-nous comme
autrefois 137 XVI. Souviens-toi! c'était un matin d'automne. . . . 142 XVII.
Par les larmes que j'ai versées 144 XVIII. Tout m'obsède. Le bruit incessant
des voitures. 146 XIX. En mer 149 XX. J'ai revu le jardin où nous avons
aimé. . . . 150 XXI. Nos sentiers aimés s'en vont refleurir 152 XXII. Tu
reviendras un jour, et nous nous aimerons. 151 XXIII. Dans votre solitude,
ô bois sombres et doux. . 159 XXIV. Que le vaisseau léger, que la lune
propice. . . 161 XXV. Printemps triste 163 XXVI. Non, ce n'est pas l'hiver,
le printemps ni l'automne 166

322 TABLE. XXVn. Si quand je te contemple, 0 reine de folie . .
i6^ XXVni. Le vent roulait les feuilles mortes ; mes pen* sées. : ." 170
XXIX. Bonsoir! Et pourquoi donc me regarder ainsi? 172 XXX. Est-ce
donc qu'il est vrai, dans cette âpre • vallée 174 XXXL C'est bien fini, le
temps de compter] usqu'à trois. 1 77 XXXII. Il faisait une nuit
merveilleusement belle. . 17^ XXXIII. La SniPHONiE des sanglots 481
XXXIV. Le vent était bien doux, la lune était bien fine. 185 XXXV. Il ne
nous reste donc, après tant de nuits folles. 187 XXXVI. Nous voguions en
mer sbus les étoiles. ... 191 XXXVII. Mon ilme quelquefois me semble
triompher. . 194 XXXVIII. Le temps des lilas et le temps des roses. . .
196XXXIX. C'est le vent qui m*a fait pleurer 198 XL. L'année est morte,
ding dong • • • 200 XLI. De quoi pouvions-nous bien parler, un soir de mai
20^ XLII. Une nuit orageuse et toute sombre. A peine. . 205 XLIII. A
présent, sur la route où je marche éperdu. 207 XLIV. La Vengeance des
étoiles 209 L'AMOUR DIVIN. I. Qu'ai -je donc? le printemps me trouble et
me soulève 217 II. Comme des cavaliers innombrables, les flots. 222 III.
Entre le ciel et l'eau j'ai cheminé longtemps. 224 IV. La Mer amoureuse 226
V. L'air était doux. C'était l'heure où le jour décline. 232 VI. Autrefois 23J
Vn. Aujourd'hui. . 236 Vm. Matin 240

TABLE. 323 IX. Les FÉBRiES de la mer 242 X. O bon soleil, par
qui tout se métamorphose. . 246 XL Que la brise du ciel est légère et
joyeuse. . . . 248 XII L*air m*enveloppe et me caresse 250 XIII. Mon cœur
saigne en voyant passer les belles filles \ . 254 XIV. Sans but, j'ai devant
moi cheminé nuit et jour. 257 XV. M*e8t-il pas un remède, et ne guérit^n
pas? . 259 XVI. Pourquoi tenter d'aimer? Solitaire et farouche. 262 XVII
Une nuit je marchais dans la campagne obscure. 264 XVIII. Tu m^as tendu
les bras, ô puissante déesse. • . 266 XIX. Dans les splendeurs orientales 268
XX. Éteignant ses p&les étoiles 274 XXI. Allons, la mer est belle et la brise
se lève. . . 277 XXII A LORD Byron 270 XXIII. Par une nuit d'été
délicieuse et triste 281 XXIV. L'océan qui roule sa plainte . * . . 286 XXV.
L'Art 200 XXVI. Nous portons les flambeaux qui doivent luire au monde
293 XXVII. Pour le jour des morts 205 XXVIII. Hélas! Il est trop vrai, le
temps seul est vainqueur 207 XXIX. Les mendiants sans pain qui vont
vendant des fleurs 300 XXX. Vin de topaze, d'or, de rubis, d'améthyste. . .
302 XXXI. Je suis donc enfermé dans cette étroite chambre . 304 XXXII.
Adieu la mer! je suis repris. . 306 XXXIII. Oui, pour Dieu. Je ferai palpiter
dans les deux. 308 XXXIV. Épilogue 311 FIN DE LA table*

The text on this page is estimated to be only 3.03% accurate

Il iJI ^'tr /. * ^ r - iO 1 ^ Il u 1 • « < • • » • • • ■ i^^- UÀ (ui- ipi k->.
• * * ♦ r*.. • >»■•&«•